

Certains fichiers présents sur ce site sont soumis à copyright, ces fichiers sont signalés par le sigle du copyright © et par le logo de ce site. Pour ces fichiers la licence suivante doit obligatoirement s'appliquer :

--- ATTENTION : CONSERVEZ CETTE LICENCE SI VOUS REDISTRIBUEZ UN FICHIER
NUMERISEE PAR LA BNAM ---
License BNAM

Version 1, Février 2010

Copyright (C) 2010 Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux
<http://bnam.fr/>
alchimie@librairiedumerveilleux.org

La base de textes de la Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux (BNAM) est une oeuvre de compilation, elle peut être copiée, diffusée et modifiée dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins d'illustration de l'enseignement ou de recherche scientifique est autorisée.
 2. Toute diffusion ou inclusion dans une autre oeuvre doit
 - a) Inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée et faire mention de la source d'origine : Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux <http://bnam.fr/>
 - b) soit permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement une version numérisée de chaque texte inclu, muni de la présente licence et du nom : BNAM. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.
 - c) permettre aux bénéficiaires de cette diffusion ou de cette oeuvre dérivée d'en extraire facilement et gratuitement la version numérisée originale, munie le cas échéant des améliorations visées au paragraphe 6, si elles sont présentes dans la diffusion ou la nouvelle oeuvre. Cette possibilité doit être mentionnée explicitement et de façon claire, ainsi que le fait que la présente notice s'applique aux documents extraits.
- Dans tous les autres cas, la présente licence sera réputée s'appliquer à l'ensemble de la diffusion ou de l'oeuvre dérivée.
3. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
 4. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, additions de variantes, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, et datée.
 5. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

----- FIN DE LA LICENCE BNAM -----

LES
AVANTURES
DU
PHILOSOPHE
INCONNU,
en la recherche & en l'inven-
tion de la Pierre Philosophale.

*DIVISEES EN QUATRE
Liures.*

AV DERNIER DESQUELS
il est parlé si clairement de la
façon de la faire, que jamais on
n'en a parlé avec tant de can-
deur.

SECONDE EDITION.

A PARIS,
Chez JACQUES DE LAIZE-DE-BRESCHER,
rue S. Jacques, deuant S. Benoist.
à l'Image saint Ioseph.

M. DC. LXXIV.



ÉPÎTRE DÉDICATOIRE

A Monsieur Maulnourry, Conseiller du Roi en ses Conseils, et Maître des Requêtes de son Hôtel, Seigneur et Abbé de Gaillac, Prieur et Seigneur de Saint Étienne de Nevers, etc.

Monsieur,

Si la nécessité ne nous avait familiarisé l'artifice de signifier des choses grandes par l'entremise de celles qui sont beaucoup moindres, je n'eusse jamais conçu la pensée d'offrir ce livret à vos mérites pour témoigner des très hauts sentiments qu'ils ont imprimés dans mon esprit et de la mémoire que résolu de conserver de vos obligeantes affections. Mais comme nous marquons ordinairement les étoiles par des points, la grande source du jour par un petit crayon et des trésors immenses par dix ou douze chiffres, aussi n'est-il pas éloigné de la coutume de représenter de grandes reconnaissances par des offres et des présents peu considérables. Ce livret n'est point, à la vérité, un ouvrage de mon esprit, sa matière est trop éloignée des sujets à la considération desquels ma profession m'oblige; et le Grand Œuvre de la Grâce, plutôt que celui de la nature me devant occuper entièrement, j'aurais tort de prendre le change, et j'imiterais les mauvais Alchimistes qui, voulant produire de l'Or, d'un bon métal font une mauvaise fumée. C'est l'ouvrage d'un jeune homme qui m'a été autrefois fort familier et qui mourut depuis peu en réputation d'homme de bien et savant, dont les écrits me tombèrent entre les mains. Et comme j'en parcourus celui -ci attentivement, il me semble que dans sa brièveté il comprenait beaucoup et pouvait au moins désabuser les Souffleurs et malheureux Alchimistes de ce temps qui ne seraient point des plus opiniâtres j'estime que pour le style vous le trouverez un peu négligé et qui témoigne la précipitation de son auteur; il a néanmoins de la gentillesse et de la gaieté dans son invention. Et quant à la substance, certainement j'ose me promettre qu'il aura votre approbation, qu'il vous divertira quelques heures agréablement et après tout, que si la bonté de votre esprit qui n'a rien vulgaire ne lui est pas entièrement favorable, pour le moins vous le recevrez, s'il vous plaît, pour une véritable et éternelle assurance que suis.

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant Serviteur
A Belin



AU PHILOSOPHE INCONNU

Philosophe mystérieux
Sage guide des curieux,
Interprète de la Nature,
Agrée que la passion
Que j'ai de ton affection
Accompagne ton aventure

Non pas que j'ose présumer
De si bien dire que d'aimer;
Ma veine ne peut point suffire
Pour donner des vers mérités
Aux relevantes qualités
De cet ouvrage que j'admire.

Il est vrai que sur tes écrits
Un monde de petits esprits
Ferront des censures diverses
Et ce que tu prouves le mieux
Ne paraîtra devant leurs yeux
Qu'un argument des controverses

Mais leurs desseins se confondront
Quand les plus savants te rendront
Mille respectueux hommages,
Et jugeront que tes labeurs,
Ont la préférence des leurs
Comme de leurs seules images

Ils verront le succès heureux
De tes chemins aventureux,
Dignes de louanges plus hautes
Que celles dont l'Antiquité
Consacre à l'Immortalité
Le plus riche des Argonautes.

Ils approuveront ton ardeur
Et les effets de ta candeur,
Ton ardeur à toujours apprendre



Et faire accroître ton savoir,
Ta candeur à ne rien avoir
Que pour le donner et répandre.

Ainsi tes divertissements
Deviendront leurs ravissements
Et ton invention subtile
Les forcera de soutenir
Que ton livre sait contenir
Le délectable avec l'utile.

Que d'un œil perçant tu connais
Les périodes et les lois
De la Nature cachée,
Et que nulle indiscretion
Pour sa riche opération
Ne te peut être reprochée.

Que désabusant les Souffleurs
Qui cherchent par tant de malheurs
Une félicité d'avare,
Tu leur apprends avec raison
De n'aller pas à la Toison
Par un chemin qui les égare

Bref, ces grands Génies du temps
Reliront tes écrits contents
Et leur donneront ce suffrage
Qu'il n'appartient qu'aux envieux
De mépriser injurieux
Les mérites d'un tel ouvrage.



ARGUMENTS DU PREMIER LIVRE

Ce premier Livre déclare comme Le Philosophe Inconnu ayant ouï parler des merveilles de La Pierre Philosophale, quitta son pays et, s'étant rendu dans L'une des plus grandes villes de L'Europe, il prit connaissance d'une Dame lors âgée qui se disait savoir faire La Pierre des Philosophes; Laquelle, étant devenue amoureuse de Lui, promit de découvrir et faire Le secret en sa présence, à condition qu'iL L'épouserait et qu'iL se rendrait de La Religion prétendue réformée qu'eLLe avait son jeune âge, ce que Le Philosophe éluda gentiment par deux jolies subtilités; et L'ayant abusée et amusée par ces équivoques réponses, La fit travailler, pendant Lequel temps plusieurs accidents inopinés arrivèrent, capables de perdre tout L'ouvrage; un jour La cheminée tomba, sous Laquelle était Le vaisseau; elle, Le pensant sauver, reçut quatorze blessures; après, par La malice du confident du Philosophe, il fut enlevé par un de ses ce que ne pouvant supporter, Ledit Philosophe en tira sa vengeance et changea de pays dans Le même dessein de trouver Le secret. Le tout est rempli de gaillardes intrigues.

LIVRE PREMIER

Dieu m'a naître dans une ville où nature n'a rien laissé à désirer pour être aussi elle l'avait choisie pour la demeure ses plus favoris, car je peux assurer plupart des esprits qui l'habitent sont assez pénétrants dans ses plus grands secrets curieux d'examiner tous ses ressorts, particulièrement la façon de composer la que nous disons Philosophale, Entre plusieurs que j'ai connus, un mien parent peu trépassé, savant en l'Art et certain l'Ouvrage, m'a donné les premières de rechercher ce grand secret que les tout temps ont jugé impossible, vu que souvent je l'écoutais en discourir avec tant gentillesse et de doctrine, que jamais quittais sa compagnie sans recevoir de désirs d'en acquérir la connaissance plutôt pour la beauté et la rareté de l'Œuvre pour l'usage de ses riches effets que j'ai toujours fort peu considérés.

Cela fut cause que je me résolus d'entreprendre un voyage, à dessein de consulter tous ceux que je savais avoir le nom bons Philosophes; le destin me conduis à la plus noble ville d'un des plus florissants



royaumes d'Occident, où je conférai avec les plus doctes à chaque conférence mes espérances prenaient nouvelles forces et mes désirs de trouver les moyens d'en recevoir le fruit croissaient également. Comme je furetais partout pour rencontrer quelque ange Gabriel qui m'annonçât les nouvelles que mon esprit se promettait, j'appris que dans un coin d'une rue demeurait une certaine Dame, dont la vieillesse était extrême et la science incomparable; que des plus grands secrets du monde elle en faisait ses petits amusoires et jouets ordinaires; qu'elle savait si bien la médecine que les gouttes, paralysies, hydropisies et autres pareilles maladies jugées du commun incurables étaient ses moindres cures; qu'elle parlait toute sorte de langues, maniait les métaux plus aisément qu'on ne ferait la cire, en un mot qu'il semblait que toutes les sciences que les autres partagent étaient ramassées en icelle.

C'était bien assez dire pour me porter à l'aller voir; aussi à l'heure même je me mis en devoir de chercher sa maison et la trouvai en peu de temps; j'entrai aussitôt hardiment et heurtai à la porte, prenant pour prétexte de ma visite inopinée le bruit de ses merveilles; à son premier aspect je m'imaginai voir quelque vieille sibylle que Dieu me daignait adresser pour m'enseigner la Pierre : les meilleures espérances font tout interpréter en bonne part. M'ayant commandé de m'asseoir avant que de rien dire d'important, je la sondai autant qu'il fut en mon pouvoir et, pour ne pas mentir, je reconnus qu'elle était docte, que le récit qu'on m'avait de ses perfections avait du fondement. Alors je pris la liberté de lui demander hardiment si elle savait faire le Grand Œuvre d'Hermès; m'ayant répondu affirmativement et assuré qu'elle l'avait parfait, mon esprit demeura fort perplexe au son de ses paroles, d'autant que, d'un côté, je voyais qu'elle savait beaucoup, d'autre part, qu'elle était pauvre comme Job. Elle n'avait pour logement qu'une chambrette où l'on ne pouvait entrer que de côté, et véritablement un coq d'Inde n'y aurait pas pu faire la Sa nourriture n'était que de pain et de vin, encore souvent l'un et l'autre manquaient avec son argent. Quelquefois un certain gentilhomme lui envoyait par charité une partie de son dîner, mais assez rarement; elle n'avait pour habit qu'une robe qui lui servait depuis trente ans; pour meuble une petite couche, deux linceuls, une méchante couverture toute rongée de bêtes, une ou deux serviettes, avec une chemise et autant de mouchoirs ; une écuelle d'étain qui lui servait de tout : elle y mangeait la soupe que par aumône on lui donnait, elle y pilait ses drogues, elle y faisait ses médecines et onguents, en un mot, cette écuelle était pot, aiguère, mortier, disons mieux, un instrument universel; dessus la cheminée était une forge



d'orfèvre, et dessus manteau mille fioles pleines de diverses liqueurs; dans une était un élixir duquel elle buvait tous les mois une fois pour prolonger sa vie et se conserver sans incommodités, et en effet il était souverain puisqu'elle avait vécu cent quarante-quatre ans sans avoir eu aucune maladie; aussi m'assura-t-elle que jamais on ne l'avait saignée; nonobstant, elle était descendue d'une noble race, jusque-là que je sais que quelques princes lui étaient alliés. Tout ceci me rendait fort douteux; je disais en moi-même : « Quelle apparence qu'elle puisse être véritable? Avoir fait le Grand Œuvre et être réduite à la misère extrême, souffrir les rigueurs d'une pauvreté qui n'a pas de pareille, est-ce pas une chose impossible? Ne fait-elle point comme le Diable fit au Sauveur dans le désert? Peut-être qu'elle m'offre une pierre afin d'avoir du pain; mais aussi quelle raison de la croire trompeuse, puisqu'elle est si savante; puisqu'elle entend si bien les Philosophes les plus obscurs, puisqu'elle a tant vécu, puisque jamais infirmité n'a travaillé son corps, puisque même à présent elle a tous les organes très entiers, la vue perçante et pénétrante, l'ouïe subtile, l'odorat bon, et tous les sens sans altération, sa mémoire plus que prodigieuse, le jugement fort sain, le raisonnement fort, l'esprit grandement net, tout le corps bien composé; de plus, ce qui est admirable dans la vieillesse où elle est, avoir les mêmes accidents que les plus jeunes filles, desquels l'âge de quarante ans ou environ exempte la plupart de ce sexe; bien plus, être encore capable d'engendrer, ce qui paraîtrait incroyable si des signes certains ne m'en ôtaient le doute; après cela, je ne peux pas douter qu'elle n'ait fait la grande Médecine qui passer mille ans au Philosophe Artéphius : elle seule a pouvoir de produire ses merveilleux effets que je vois en ce corps. »

Comme je ruminais et m'arrêtais à ces pensées, elle s'aperçut bien que je pensais à quelque chose qui me tenait perplexe : pour ce, me demanda la cause de ma perplexité. Ma franchise ne me voulut permettre de plus dissimuler et me contraignit à lui dire que je m'étonnais fon qu'ayant fait le Grand Œuvre elle était la première entre les misérables. Je n'eus pas plutôt lâché ces deux paroles, qu'un ruisseau de larmes se forma de ses yeux, les regrets lui serraient le cœur, les sanglots et soupirs lui ravirent l'usage de la langue et <elle> devint un objet pitoyable. S'étant un peu remise, elle un effort pour me répondre d'autre façon que par ses larmes et me dit, toujours en soupirant, qu'elle avait tout perdu par un triste et funeste accident. « Aussi, ajouta-t-elle, il fallait celui-là pour me réduire en l'état où je suis, tout autre m'aurait suffisamment laissée pour ne servir de sujet d'infortune.»



Ma maison ou plutôt mon palais, car tout y reluisait, était bâti dessus un pont, lequel un jour vint à tomber, et de tous mes trésors fut héritier cet élément impitoyable; ce fut encore une merveille de ce que je n'y pareillement ma sépulture j'avais un fils qui par bonheur ne s'y était pas trouvé; c'était le seul objet de mes soulas (consolations); il y avait pour lors environ quarante ans que son père m'avait laissée dans le veuvage et gémissante toute seule comme la tourterelle (mais certes on a raison de dire qu'une affliction n'arrive jamais seule) ; j'avais perdu mon mari et mon bien, il me fallait encore perdre mon fils et, qui pis est, me laisser après lui : ce fut le comble de mes maux. Après ce, de chercher du repos, c'était l'horreur de mes pensées; de me le penser persuader, c'était mettre à la gêne toutes mes inclinations; par mes secrets je me pourrais facilement remettre dans le premier éclat et braver la Fortune, mais je ne voulus pas une autre fois occasionner cette inconstante à se jouer de moi, me choisissant pour le sujet de ses rigueurs. N'ayant plus que moi seule, disais-je dans le cœur, elle n'osera plus me battre de ses coups, crainte de me bien; ses plus rudes blessures sont mes plus grands souhaits; à présent, tout ce qu'elle peut faire est de m'ôter la vie: ô doux ravissement, que ne l'a-t-elle fait me maintenant dans cet état, qui fait peur aux cœurs les plus hardis; je la rends impuissante de me faire aucun tort. C'est de la sorte j'en veux triompher; elle m'a été cruelle et rigoureuse, je lui serai impitoyable; elle a triomphé de moi en mon mari, en mes biens, en mon et en elle-même je triompherai d'elle; par ce moyen j'aurai bien ma revanche. Voilà pourquoi, Monsieur et cher Ami (ainsi m'appelait-elle), avec mes secrets je souffre des misères secrètes : ce n'est pas l'impuissance qui me rend misérable, c'est ma seule volonté. Si je voulais, je serais riche, je peux facilement changer ma pauvreté qui n'a point semblable, en des richesses sans pareilles, mais voyez-vous pas que c'est se délivrer d'une misère pour en souffrir une plus grande?»

Que j'amasse et assemble quantité de trésors, le larron qui m'a volé ceux que j'avais n'est pas encore pendu; la Fortune n'est-elle pas toujours la même? Si elle m'en laisse pour quelque temps la jouissance, c'est pour me les ravir un jour avec plus de déplaisir: elle est assez puissante pour nous incommoder; à quoi bon lui fournir des armes? Et puis, quand je n'aurais assez de cœur pour résister à l'ennemi de nos bonheurs, à qui me peux-je ayant perdu mon fils, pour me mettre en devoir de faire le Grand Œuvre? C'est un travail de plus d'une personne, et puis il est si chatouilleux que l'on ne l'entreprend jamais qu'en s'exposant en un danger de perdre davantage. Tout l'or du monde n'est-il pas si précieux que notre



liberté? Or, dites-moi, est-il pas vrai qu'elle court risque, si nous commençons cet Ouvrage? Les hommes ne sont-ils pas tous trompeurs? Si tous ne le sont pas, dites-moi les moyens de discerner les bons parmi les autres : montrez à un aveugle un homme noir et l'autre blanc, il prendra aussitôt le noir pour le blanc que le blanc pour le noir: nous ne voyons pas plus dedans les cœurs qu'un aveugle voit dessus nos visages. Au milieu de nos cœurs il y a tant de replis que Dieu seul les peut développer. Pensant choisir un cœur fidèle, nous prenons un trompeur; nous lui dirons tous nos secrets, nous lui confierons nos pensées: après, qu'en arrivera-t-il? Il nous paiera de la monnaie d'ingratitude, il fera comme ces dénaturés enfants qui désirent la mort de ceux dont ils tiennent la vie pour jouir seuls de leur possession, et, ce qui est plus à craindre, pour complaire à un prince il nous décèlera; et puis, voyez quelle misère, nous ne serons plus hommes en commençant de n'avoir plus de liberté; il vaut mieux se priver de ce bien pour en conserver un qui est beaucoup plus cher; < telles > sont les raisons de mon repos et non pas l'ignorance ainsi que ma misère vous pourrait faire croire. »

A n'en point mentir, je pris un grand plaisir à J'entendre parler et connus que si elle n'était Philosophe, du moins elle était éloquente; pourtant, devant que me laisser persuader entièrement, je m'informai soigneusement si la chute du pont n'était point une fable: car ce m'était assez de la surprendre en un mensonge pour ne la croire désormais; mais ayant reconnu son rapport être vrai, j'ajoutai foi à tout le reste et m'assurai qu'elle avait le secret. Ainsi persuadé, vous pouvez croire si je la caressais; souvent je l'allais visiter : chaque fois lui offrais mon service; je subvenais autant que je pouvais à ses nécessités, et le tout à dessein de lui gagner le cœur, sachant bien que, l'affection étant aveugle, elle lui ferait rompre la paille à toutes les considérations qui l'avaient empêchée de déclarer ce grand secret.

Je réussis en ce dessein, aussi fallait-il procéder de la sorte, puisque, la cause étant gagnée, l'effet ne me pouvait manquer; étant donc assuré de son affection, je parlai librement et pris de là occasion de lui ravir ma proie.

« Madame, lui dis-je, vous me dites souvent que je suis maître de vos affections; c'est un point que je ne conçois pas : entre amis tout est-il pas commun? Vous avez tant de connaissances et de si beaux secrets, et de tout cela je n'ai que l'assurance que vous les possédez. Pour ce qui est à moi, il est pareillement à vous, et je vous prie d'en user comme vôtre. Mais ce que vous avez, je ne vois pas qu'il soit à moi. Comment donc établir l'amitié entre deux, dont j'un a quelque chose de réservé pour soi, qu'il ne veut pas communiquer à l'autre? C'est moi



qui suis ami, je vous donne tout ce qui m'appartient sans aucune réserve, je me donne moi-même et je ne suis plus à moi, je suis absolument à vous; c'est un grand avantage que je me loue d'avoir sur vous, de vous aimer plus que vous ne m'aimez. » C'était la prendre là où il fallait, d'autant qu'une personne qui se vante d'aimer ne peut souffrir que son objet, qui réciproque, la surmonte en amour ou, du moins, qu'il croit la surmonter; l'amour parfait a cette propriété qu'il ne veut point avoir d'égal.

Aussi je n'eus pas plutôt achevé mon discours que, me pensant contrarier, elle me dit ce que je désirais:

« Non, non, ne pensez pas avoir cet avantage; je sais que vous m'aimez, mais mon amour est plus grand que le vôtre.

- Ah! Madame, comment est-il plus grand puisque vous avez du réservé et moi je n'en ai point ni n'en veux point

- J'ai du réservé, me dit-elle, et d'où le savez vous? Parce que je n'ai pas déclaré mes secrets, vous ne voyez donc pas dans mes intentions.

- Madame, à un ami, ce n'est pas assez de vouloir quand on peut, il faut encore faire le bien qu'on veut, ou l'on n'est pas amis.

- Ce que vous dites est véritable, mais comme il n'y a que deux jours que nous sommes amis, suis-je pas pardonnable?

- Madame, au même instant que l'on devient amis, à même instant aussi tout est commun.

- Mais je veux tout dire.

- Madame, dites donc que vous désirez être amie, mais que vous ne l'êtes encore.

- Vraiment, Monsieur, je ne peux pas vous l'avouer: je sens bien mes blessures.

- Madame, elles ne sont guère profondes, n'ayant pas pu sortir ce qui est caché dans votre cœur.

- Quoi, n'est-ce pas assez qu'il en sorte quand bon vous semblera!

- Non, ce n'est pas ma maxime; si c'était assez pour être votre ami de me donner à vous quand vous me le diriez, je pourrais m'absoudre de mes vœux, révoquer mon présent, attendant de vous une demande sans cesser d'être amis; souffririez-vous cela en moi, jugez-vous du même jugement que vous me jugeriez et, comme vous ne voudriez pas tolérer ce coup à votre égard, n'en faites pas au mien un tout semblable.

Je vois bien que c'en est, il faut rompre le silence! O rudes lois de l'amitié, ne pouvoir être ami sans se dépouiller de tout ce qu'on possède! Ce que nous acquérons avec tant de peines et par les siècles tout entiers, un ami nous le ravit en un moment; c'est moissonner ce qu'on n'a pas semé, c'est cueillir les beaux fruits



qu'ont plantés nos ancêtres et qui n'en ont jamais goûté. Condition étrange des humains, qu'il faille que ceux qui ont beaucoup peiné donnent le fruit de leurs labeurs à ceux qui n'ont rien fait! Je ne plains plus les laboureurs qui se tiennent exposés au soleil dans les rases campagnes pour nourrir nos Messieurs qui dorment tout le jour; me vois-je pas réduite à même point? Il y a cent ans que je travaille, j'ai un ami qui ne fait que de naître, il faut lui accorder mes plus riches moissons. Que les planètes qui dominaient en nos naissances étaient bien différentes! Je n'ai rien eu qu'à trois bras, et lui a tout sans coup férir; je me suis tue un si long temps pour la peur que j'avais de perdre ou engager ma liberté ou de donner sujet à la Fortune de me faire passer encore un coup par ses rigueurs; et aujourd'hui, le seul respect d'un ami de deux jours étouffe ces craintes raisonnables, il faut que je préfère son plaisir à mon propre bonheur. O rudes lois de l'amitié encore un coup, pourquoi, mon âme, t'y es-tu obligée? Ou pourquoi ne veux-tu en secouer le joug? Tu le voudrais, mais tu ne peux, toi qui étais si clairvoyante pour prévoir tant d'autres accidents, dangers et inconvénients; tu as été aveugle pour ne voir celui-ci; tu estimais peut-être que le vieil corps que tu informes te rendait incapable de consentir aux mouvements d'affection; tu devais aussi voir que s'il en ressentait, tu étais assez faible pour ne leur résister. Mais à quoi bon ces plaintes, puisque le mal est fait! Allons, découvrons-nous à cet ami; s'il m'en arrive du désastre, je m'en dois réjouir; ce ne peut être injustement, quand ce ne serait que pour punir la faute que j'ai d'obéir, toute vieille, aux passions des jeunes gens. Or sus, Monsieur, congédiez tous vos reproches qui me blâment d'avoir quelque chose en réserve: je suis amie, il n'y a moyen de s'en dédire, mon amour est un mal que j'adore, il ne se peut guérir; non seulement je veux découvrir tous mes plus grands secrets; ce n'est point assez de vous en enseigner la .théorie, la pratique en est bien différente; je désire que vous me voyiez faire, c'est la meilleure méthode d'enseigner en ce point. Allez acheter ce qu'il faut, et dès demain nous commencerons le Grand Œuvre d'Hermès. »

Je ne peux pas vous exprimer la joie que je conçus pour lors: bien qu'elle fût conçue en un moment, elle approchait de l'infini. Je projetais déjà de faire des monts d'or et d'argent, de fonder des hôpitaux, de bâtir des palais, embellir des couvents, enrichir tous les pauvres et agrandir tous mes amis : un royaume eût paru trop petit à l'égard de mes prétentions.

Je sortis sans tarder pour acheter ce qu'il fallait; je retournai le même jour en sa maison, content de mes achats. Le jour suivant, nous



commençâmes à travailler; cela étant, je n'avais rien à faire qu'à nourrir son amour, lui fournir les choses nécessaires et regarder la conduite de l'Œuvre. Mais véritablement c'était assez d'accomplir le ^ premier, d'autant que son humeur était un peu étrange: il fallait lui condescendre en tout, autrement il y avait à craindre; je le faisais autant que je pouvais, des choses même qui m'étaient grandement répugnantes. Il me fallait prendre la patience d'écouter mille contes qu'elle faisait durer des jours entiers; quelquefois, pour me témoigner l'excès de son affection, elle me présentait son verre pour goûter de son vin, m'alléguant que le Roi n'aurait pas ce crédit; j'aurais mieux aimé boire dans le soulier d'un messenger à pied : sa bave y avait fait un tartre de l'épaisseur d'un demi-pouce; nonobstant, il fallait condescendre. D'autres j'étais contraint de la baiser, me témoignant qu'elle le désirait: un fromage pourri, collé dessus mes lèvres m'aurait été plus agréable; et néanmoins, crainte de l'offenser, il témoignait que j'y prenais plaisir. Hélas! Si j'avais été aussi soigneux de faire ce que Dieu me commande de peur de l'offenser, je serais un grand saint et me ferais canoniser devant ma Je m'habillais en toutes les postures pour complaire à ce vivant sépulcre, pour plaire à mon Dieu je n'aurais pas voulu seulement raire un pas. C'est jusque-là que la misère des hommes est venue: de préférer la créature au Créateur.

Un jour, entre autres, je me vis empêché autant qu'homme du monde pourrait jamais avoir été, car bien qu'elle eût l'esprit sain et jugement entier, elle tenait toujours du sexe, et plus de la vieillesse: je lui avais persuadé de découvrir tous ses secrets par les lois de l'amitié, elle me sut fort bien rendre l'échange, en un point que je n'attendais ni ne prévoyais pas.

« Monsieur, dit-elle, j'ai un mot d'importance à vous dire: nous sommes bons amis; confirmons l'amitié par le lien ' sacré du mariage : c'est en cela que je -reconnaîtrai l'intégrité de vos affections; si pour le présent vous avez quelque excuse et raison légitime pour me congédier, promettez-moi à tout le moins qu'un jour vous serez mon époux : autrement vous me donnerez sujet de défiance. »

Vraiment, ce mariage eût été remarquable, mais il le fallait faire au temps de carnaval; elle avait cent quarante-quatre ans et moi environ trente. Il lui fallait pourtant répondre et, qui plus est, conformément à son vouloir, et c'est à quoi je ne pouvais pas me résoudre. « Quoi! Disais-je au secret de mon âme, épouser une femme, et une femme veuve qui serait bien la bisaïeule de mon aïeule, n'est-ce pas me rendre ridicule et fournir aux plumes et théâtres un vrai sujet de comédie et de roman? A-t-on jamais vu enter sur un vieux tronc pourri les greffes des jeunes arbrisseaux? Je ne serai pas le premier pour introduire cette mode; que ferai-je de cette vieille? Si c'était un



fagot, encore m'y pourrais-je résoudre: en hiver, il me pourrait servir pour allumer le feu, mais d'une vieille vieille (ainsi la nommais-je), vu que les vieilles de son temps sont jeunes gens à son égard, je n'en pourrais rien faire que de la mettre au coin du feu pour empêcher que la marmite ne s'épanche; c'est le plus grand service que j'en pourrais tirer; est-ce là un motif assez fort pour me résoudre à l'épouser? Mais aussi, si je ne lui consens, tous mes desseins sont avortés. Oracle, dicte-moi : dois-je épouser cette carcasse ou me priver du secret de la Pierre? La Pierre est un grand bien, mais d'épouser la plus vieille des vieilles, est-ce pas un mal? Je sais bien qu'étant vieille elle rie peut vivre longtemps, mais quand elle vivrait seulement une nuit, n'est-ce pas encore trop ? Si j'eusse su qu'on ne trouvait la Pierre qu'à condition d'épouser une vieille, jamais sa soigneuse recherche ne m'aurait occupé! Un jeune homme épouser une vieille, c'est devenir un monstre: l'époux n'est qu'une même chose avec son épouse, il faudra donc que je devienne vieux ou qu'elle rajeunisse; de rajeunir, il ne se peut, de la vieillesse à la jeunesse il n'y a point de retour. C'est donc à moi de vieillir tout à coup! 0 Dieu! Quel désastre, de lait je deviendrai fromage, de jeune papillon, une vieille chenille, de chevreau un gros et vilain bouc : à Dieu ne plaise qu'un tel malheur m'arrive! Que lui dirai-je donc? Il faut me servir d'équivoque: quelle invention ne trouverait-on pas pour éviter d'épouser une vieille? Je la veux contenter, ce n'est point m'engager. »

« Madame, lui dis-je, je suis tout prêt de faire ce que vous me demandez, voire encore davantage, mais achevons au préalable notre Ouvrage entrepris pour fournir facilement aux frais que j'ai dessein de faire à ces nouvelles noces. Je veux y convier la plupart de la ville, assembler tous les accords des violons, et célébrer un hyménée si somptueux que celles du passé n'oseront plus paraître. » A ces paroles elle fut satisfaite, les ayant prises pour argent comptant.

Cela fait, je pensais être au bout des dangers, avoir brisé tous les prétextes qui lui pourraient servir pour quitter notre ouvrage, et, quelques jours après, je me trouvai déçu. Sans doute le démon voulut jouer son personnage en cette farce. Un jour, m'entretenant de ses secrets, de la façon qu'elle les avait dits à l'improviste, ainsi que j'y pensais le moins, elle exigea de moi une assurance d'une chose que je ne ferais pas quand il faudrait mourir: elle était huguenote et grandement opiniâtre dans sa fausse créance.

«Puisque, dit-elle, nous devons être un jour mariés par ensemble, il est très à propos de même foi; apprenez que je suis de la Religion; jusques à présent l'ai voulu cacher pour de bonnes raisons; résolvez-vous à l'embrasser, ou bien je quitterai l'Ouvrage. »



J'eus la pensée pour lors de tout abandonner, d'envoyer cette Mègère d'un coup de pied dans l'enfer; je disais en moi-même : « Elle n'est pas contente de me vouloir forcer à l'épouser, si avec elle je n'épouse le Diable, embrassant une foi qui ne peut être vraie. Je ne peux plus dissimuler, aussi ne le faut-il pas ès affaire de Dieu; montrons ici notre vertu, méprisons ce secret pour le Ciel, rompons nous-mêmes notre Ouvrage plutôt que de briser nos consciences. » Telles furent les pensées qui vinrent pour lors.

Néanmoins, ayant considéré que j'étais engagé bien avant, que j'avais fait des dépenses immenses tant pour payer ses dettes que pour son entretien, je jugeai à propos de lui réponse, sans toutefois intéresser ma conscience, et aussi sans la mécontenter, espérant que le Ciel m'assisterait en cette occasion. Grâce à Dieu, le tout advint comme j'avais prévu; je lui parlai de cette sorte:

« Madame, ce que vous désirez de moi me semble être en ce que vous voyez votre religion être la véritable et meilleure que la mienne : si vous n'aviez cette créance, l'affection que vous avez pour moi vous défende me porter à sa profession; et j'ai pour vous les mêmes sentiments que vous avez moi, estimant que ma religion est meilleure que la vôtre. Nous sommes différents l'un des deux est trompé: vous dites que c'est moi et je dis que c'est vous; qui nous accordera. Je vous dirai un mot très raisonnable: prenons la raison pour arbitre, et l'Écriture sainte. Établissez vos plus fortes raisons, j'établirai les miennes; les ayant bien examinées, je vous constitue juge pour en déterminer, car je suis assuré que vous jugerez sans passion »

Il fut ainsi conclu et, pour lors, Dieu qui sert des instruments plus pour ses grands Ouvrages agit si puissamment sur esprit qu'elle avoua la religion catholique et romaine être l'unique. Et depuis, je lui ai vu professer: c'est le plus grand profit que je pouvais faire avec elle, la gloire en soit à Dieu, lui seul en a été l'Auteur.

Alors me pouvais vanter d'avoir vaincu le enchanté et nettoyé l'étable toute d'ordure.

Depuis ce fortuné moment, je n'eus plus de furieux assauts de son côté; notre Ouvrage s'avancait assez heureusement, les premiers signes parurent autant qu'on pouvait désirer; Le soufre blanc était déjà parfait, il ne restait plus qu'à le rendre fusible, à ce qu'elle disait, car pour moi je n'y connaissais encore rien; mais, certes cette bonace ne dura pas longtemps: quand on voyage sur la mer l'on a toujours sujet de craindre, au port même l'on doit appréhender, vu que souvent l'on y fait naufrage, j'ai de ceci d'assez funestes preuves. Un jeudi, sur les vêpres, un grand vent s'éleva qui ébranla la cheminée sous laquelle était notre vaisseau et en fit choir une partie. La vieille était seule en sa chambre; comme elle vit tomber les briques et pierres autour de son



vaisseau, elle courut pour le sauver, ce qu'elle fit au péril de sa vie, ayant reçu quatorze blessures dont la plupart étaient fort dangereuses, desquelles toutefois elle guérit parfaitement par le moyen de ses remèdes, et en fort peu de temps.

Auparavant, j'avais eu quelque doute de la sincérité de ses paroles, touchant l'issue de notre Ouvrage, l'ayant trouvée en contradiction. Cet accident me le fit déposer, car je pensais et raisonnais de cette sorte. Si elle ne croyait que l'Ouvrage bon, elle n'aurait point exposé ni hasardé sa vie pour le sauver de ce hasard. Eu égard que je savais assurément qu'elle avait vendu de l'or cassant à un orfèvre, je crois que les plus fins auraient eu ce même sentiment et jugeront que, si elle est trompeuse, elle est du nombre des plus fines. Étant guérie de ses blessures, elle continua son opération. Pour lors nous reconnûmes qu'un accident n'arrivait jamais seul : comme nous disposions le Soufre à la projection en le rendant fusible, il arriva que mon confident et compagnon de (qui par ses artifices m'avait toujours poussé à m'engager avec cette vieille, en espérant l'émolument) me demanda mon sentiment touchant le succès de notre Œuvre; je lui répondis franchement qu'il était difficile de porter jugement, que j'avais un grand sujet de croire que tout était perdu, que la veille m'ayant trompé en plusieurs choses, était capable de me tromper en celle-ci. Dieu sait que je parlais selon mon sentiment; mais c'est assez, pour être soupçonné de mensonges, de proférer la vérité quand elle choque nos inclinations ; il faut que nos discours soient conformes aux désirs de ceux à qui l'on parle pour être cru facilement.

Mes paroles trop franches et autant véritables contrariant le désir, plutôt la passion de ce mien confident, le firent entrer en défiance de ma fidélité, de sorte que tout couvert d'ombrages qu'il me dissimulait pour mieux faire son coup, s'étant imaginé que je disais l'Ouvrage être perdu pour le priver du fruit de ses prétentions, il suborna un sien ami et lui persuada d'entrer dans la maison notre pauvre vieille et enlever l'Ouvrage. O intérêt ! Que tu as de puissance sur l'esprit des humains ! O hommes de ce siècle, que vous êtes peu forts pour résister au mal quand il y va de l'intérêt ! Vous méprisez l'affection quelquefois d'un ami qui vous pourrait servir, vous violez les lois, vous foulez sous les pieds la justice, il vous suffit d'assouvir vos passions traîtresses, soit à tort, soit à droit. Considérez un peu l'action de ce mien confident, un seul petit soupçon appuyé sur du sable que je le frustrerais du fruit de mes labeurs, eut assez de pouvoir pour lui faire mépriser l'affection que je lui avais sincèrement vouée, qui lui serait sans doute à présent profitable, pour lui faire violer la justice: engager un ami à faire une action que les



plus délaissés n'oseraient entreprendre. Est-ce pas une preuve que l'homme est capable de tout, quand il y va de l'intérêt, que parmi les humains il n'y a point d'amitiés véritables, ne pouvant être telles étant intéressées?

L'expérience est la plus riche maîtresse des humains, l'on avait beau me dire que tous les hommes sont trompeurs, qu'un fidèle ami est un phénix sur la terre, qu'on ne devait jamais se fier à un homme rousseau, que le proverbe n'était pas sans raison qui a de tout temps enseigné que, sous semblable peau était toujours cachée une âme remplie d'aigreur et de malice :

*Sub rubra pelle non est animus sine felle,
Cum tibi dicit ave, sicut ab hoste cave.*

Je prenais ces discours pour des niaiseries; il a fallu cet accident pour me le faire croire et pour me faire repentir d'avoir été trop incrédule et contracté amitié avec un poil rousseau, qui est un indice assuré d'un homme double et cauteleux, menteur, malicieux et doué d'autres pareilles qualités. Et, en effet, notre rousseau fut bien si fin dans sa malice, joua si bien son coup que je n'ai su que fort longtemps après qu'il avait été l'auteur de cette noire et injuste entreprise; j'attribuais le tout à son exécuteur: c'est pourquoi dès lors je choisis pour l'objet de mes justes vengeances, car véritablement j'eus trop peu de vertu pour souffrir cet affront; les jeunes gens qui ne sont pas instruits dans l'École du Ciel pensent que la vengeance mérite des éloges et qu'être sans ressentiments, c'est être sans honneur. Je suivis ces maximes et m'en étant vengé, je fus contraint d'abandonner la ville et ma vieille promesse.

Quand ma colère fut un peu passée, considérant ce qui s'était passé, je fus contraint d'admirer la bonté de Dieu en mon endroit et d'adorer la Providence qui, par des accidents contraires en apparence, m'avait tiré d'un labyrinthe de dangers: de manière que j'avais eu sujet de remercier mes ennemis du bien qu'ils m'avaient fait, plutôt que les blâmer du tort qu'ils pensaient m'avoir fait; ils croyaient m'appauvrir et s'enrichir de mes dépouilles et, au contraire, ils ont par cela même contribué à mon bonheur en me privant de tout j'avais assez de bonne volonté pour eux pour leur contentement, mais leur étrange procédé a fait voir qu'ils en étaient indignes et, en m'ôtant un ouvrage inutile, ils m'ont ôté quand et quand les moyens ou plutôt le désir de leur rendre service. Il est vrai que sans eux j'aurais été plus longtemps abusé et n'aurais pas si tôt trouvé la vérité que je cherchais. Cette vieille mégère m'entretenait avec tant d'astuces que j'aurais eu assez de peine de croire le contraire; mais, certes, c'a été sans dessein



qu'ils ont avancé mon bonheur, comme ils ne pensaient pas procurer leur malheur; c'est à la sage providence du Ciel que j'en ai les obligations, qui se sert des épines pour nous défendre des piqûres et de nos ennemis pour nous faire du bien; pour ce sujet je leur pardonne de bon cœur et les regarderai autant que je vivrai avec bienveillance; et si je ne peux faire ce que sans doute j'aurais fait, je veux dire leur découvrir le secret du Grand Œuvre, j'espère leur en faire ressentir des effets: c'est toute la vengeance que je veux en tirer.

Voilà, Messieurs, mes premières aventures à la recherche de la Pierre. Dans le Livre suivant vous en allez voir de nouvelles.



ARGUMENT DU SECOND LIVRE

Ce second Livre déclare accidents du Philosophe pendant son voyage et comme il rencontra un sien ami qui fit tous ses efforts pour le dissuader de la recherche de la Pierre Philosophale ; Mais il n'en put venir à bout.

LIVRE SECOND

*Des aventures du Philosophe Inconnu
à la recherche du Grand Œuvre*

N'ayant pu, dans le premier voyage, accomplir mes souhaits, j'en entrepris un autre, espérant un plus heureux succès; en celui-ci il ne se peut pas dire combien de risques j'ai courus; j'ai été persécuté partout, et sur mer, et sur terre, du Ciel et des enfers. Ce qui me retient de vous en faire le narré est la crainte que ces vérités ne passent pour des fables.

Par les chemins, je me vis engagé plusieurs fois à la défense de ma religion et à soutenir les attaques des plus fameux ministres de la France, lesquelles, par la grâce de Dieu, m'ont été glorieuses puisqu'elles ont été la cause de la conversion de plus de quatre d'entre les assistants, dont l'un était luthérien, les autres calvinistes; plusieurs personnes honorables, en lisant ce livret, connaîtront qui je suis et que je dis la vérité.

De ces conversions je tirais un motif de consolation, considérant que mes labeurs n'étaient pas inutiles, ni mon dessein infructueux puisqu'il servait d'occasion à de si bons effets.

Le Démon seul s'en affligeait; c'est pourquoi commença il à me persécuter ouvertement autant qu'il lui était permis. Étant au milieu d'une rase campagne, j'aperçus un gros vilain chat noir tournoyant mon cheval d'une façon épouvantable. Deux capitaines suisses qui étaient avec moi, épouvantés de cet objet, prirent la fuite incontinent et me laissèrent seul, s'imaginant peut-être que ce chat jouerait de moi comme d'une souris. J'eus plus d'envie de rire de voir mes gros Suisses courir tout effrayés que de craindre celui qui est encore plus faible que nos chats domestiques dont il avait les apparences, si Dieu ne lui permet. J'avais un fouet en main, je le frappai aux yeux, et soudain, après m'avoir jeté un regard furieux comme me menaçant, il s'en alla son petit pas dans la forêt voisine qui était éloignée d'un demi-quart de lieue; je le suivis de l'œil jusqu'à ce que les bois touffus me le déroberent de vue. Il



donnait assez à se connaître vu qu'il parut à l'improviste, et tout autour du lieu il n'y avait ni bourg, ni ville, ni village; et puis il était aussi gros qu'un mouton; n'ayant pas le pouvoir de me nuire, il blessa mon cheval qui demeura boiteux, de telle sorte que je fus contraint de m'en défaire pour la moitié de sa valeur.

Ceci me donna bon augure, m'imaginant que puisque le Démon me traversait à mon dessein, je devais espérer quelque bonne et agréable issue.

En ce temps-là, plusieurs jeunes hommes s'étaient mis en chemin pour courir le pays et visiter les terres étrangères; à la sortie de France, nous nous trouvâmes approchant de cinquante, abordant un village où notre langue n'était plus en usage: on sonna le tocsin nous voyant en si grand nombre, et tous ceux du village avec des fusils se présentèrent à nous. Le curé qui les accompagnait, m'ayant salué assez courtoisement, me dit deux ou trois mots à son langage; je lui fis signe que nous n'entendions pas la langue du pays et lui dis de me parler latin s'il voulait quelque chose de nous, que nous étions honnêtes gens tous prêts à le secourir. Le pauvre curé, qui à grand peine entendait le latin, se vit bien empêché de me répondre et aurait bien voulu ne s'être pas mêlé de cette affaire; toutefois, se voyant engagé, il fit un effort de nature et dit deux ou trois mots : *Volumus scire quid petimini, et dicimus quod non possumus hospitare milites* ; quelques-uns de notre compagnie qui avait fort bien étudié, entendant ces paroles, à force de rire se laissèrent tomber, et depuis ils craignaient plus le latin du curé que les fusils des paysans. J'entendais bien ce qu'il disait, qu'il nous prenait pour des soldats, qu'il ne voulait pas nous loger; je continuai à lui parler latin et m'efforçai de le désabuser; en ces entrefaites lui et moi suions (imparfait du verbe «suer») également, lui pour m'entendre et moi pour me faire comprendre; et enfin, à force de solécismes que je faisais à ce dessein, je lui fis concevoir; alors, se tournant devers ses paysans il leur dit qu'il nous fallait loger.

Ce bon homme ne voulut pas permettre que je logeasse autre part que chez lui; ce fut encore un trait de l'adorable Providence qui se sert de tout pour nous faire accomplir les desseins qu'elle-même a formés, vu que je rencontrais dans sa maison un bon garçon qui cherchait sa fortune, lequel s'offrit à me servir en mon voyage. M'étant enquis d'où il était et s'il avait servi, il m'assura que depuis peu il sortait du service d'un gentilhomme fort docte et curieux, qu'il ne l'aurait jamais quitté s'il eût pu supporter le travail auquel il l'employait: « Il me fallait, disait-il, passer les jours et nuits entiers, sans me permettre une heure de repos, auprès de deux fourneaux dans l'un desquels était une lampe allumée qu'il fallait entretenir



encore plus de six mois; dans l'autre, il faisait des distillations avec un grand feu de charbon que je n'osais seulement abandonner un quart d'heure; si quelques fois je m'endormais, étant surpris, il m'éveillait à grands coups de pincettes, me reprochant que, par ma faute, il pourrait faire une perte notable; ces jours passés, par un malheur, je cassai un vaisseau en gouvernant le feu dont il faisait un grand état. C'est le sujet de ma sortie. J'ai appris depuis peu qu'il voudrait me ravoir, parce, dit-il, que je sais ses secrets et qu'il travaille à la Pierre Philosophale, que je pourrais le découvrir. »

Je reconnus par ce discours qu'il avait de l'esprit et le pris pour me servir en mon voyage, estimant que si je travaillais à faire le Grand

Œuvre, ayant déjà quelques commencements, il pourrait m'assister, que même il me pourrait apprendre quelque chose, qu'il ne fallait rien négliger; et, en effet, je ne me trompais pas en ma pensée; il me dit, en discourant par les chemins, qu'il avait vu beaucoup de choses qui ne témoignaient pas que son Maître possédât le secret; mais, certes, il m'en dit une absolument nécessaire à l'Ouvrage et des plus importantes : pour lors, je portai jugement assuré que Dieu me conduisait, ce qui m'encouragea beaucoup à poursuivre ma route.

Ayant gagné un port de mer, je m'embarquai dans le premier vaisseau que je trouvai, sans m'informer où il allait.

Je pensais, puisque Dieu me conduit : il ne peut mal aller. En peu de temps, le vent en poupe nous conduisit à une ville célèbre, où je n'avais aucune connaissance; je ne laissais de converser autant que je pouvais pour apprendre la langue.

Par bonheur, me promenant un jour parmi les rues, je reconnus un mien ami, autant ravi de mon rencontre que je le fus du sien. Si les amis se favorisent et caressent dans leur pays natal, bien plus en pays étrangers; il s'enquit promptement pourquoi j'étais venu. J'eus la pensée de lui dissimuler, mais quel moyen à un ami, à même temps qu'on veut dissimuler, à même temps l'on ne veut plus aimer. Certes, la loi de l'amitié, me défendant de feindre, me commanda de lui tout dire. Ayant appris ce mien dessein, il ne savait quel jugement porter de moi : il pensait que quelque maladie m'avait démonté le cerveau, car les Alchimistes du temps ont tellement décrié la Science, que ceux qui s'y adonnent passent pour insensés; est-ce pas un étrange accident, que, pour la faute de deux ou trois sophistes, la sagesse soit estimée folie? Mais il vaut mieux passer pour fol que de l'être en effet; une vraie marque de folie, c'est estimer les autres fols ; ce mien ami me croyait fol et lui l'était réellement; il jugeait mon cerveau démonté et lui l'avait fort faible; de ne pouvoir comprendre la possibilité d'un ouvrage certain, ce sentiment qu'il concevait de moi le rendait fort



douteux s'il me devait servir. « Si j'aide un fol, disait-il à part soi, j'aiderai mon ami; si la folie me rend blâmable, son amitié me sert d'excuse; de lui fournir des aides en son dessein, je sais que c'est fomenteur sa folie : mais c'est aussi nourrir son amitié; que ferai-je? Voilà deux motifs contraires : l'un m'empêche, l'autre me porte à servir mon ami; serait-ce pas mieux fait de tâcher à le dissuader de sa folle entreprise? Je ne saurais faillir en tentant quelque voie, puisque je suis son ami, parlons-lui franchement. »

« Monsieur, dit-il, et cordial Ami, vous ne doutez point de mon affection et je suis assuré de la vôtre; nous devons donc tous deux supporter nos franchises; permettez moi de vous ouvrir mon cœur que passionne votre bien comme le vôtre est désireux du mien. Est-il possible que vous soyez venu jusques à ce point où les fols seulement ont pouvoir d'arriver? Leur nombre n'est-il pas assez grand ? Pourquoi le voulez-vous accroître? Vous recherchez, me dites-vous, le secret de la Pierre; qui pourrait, sans folie, en avoir la pensée? Bien moins en former le dessein? Ce que les sages blâment sans doute est folie; votre dessein a été de tout temps méprisé et blâmé par les sages; tous les meilleurs esprits ne peuvent souffrir seulement qu'on en parle. On dit que la commune voix du peuple est celle pareillement de Dieu. Or dites-moi en quelle estime sont ceux de votre étoffe; par dérision on les appelle les Souffleurs, banqueroutiers et abuseurs; quand même on aurait tort de leur donner ces noms et ce blâme public, vous n'êtes point excusable, car vous devez être soigneux de votre renommée et refuir ce qui la peut ternir, bien que la chose soit en elle exempte de reproche. Souvent nous sommes obligés, et la prudence le commande, de regarder les choses non point comme elles sont en leur nature, mais dans le sentiment commun parmi certaines nations : c'est assez pour être estimé fol de porter un chapeau sur la tête; de soi la chose est innocente, pourtant, si vous étiez parmi ces peuples, vous n'en porteriez pas. Adaptons cet exemple, posons que la Pierre est possible et sa recherche irréprochable; puisque cela suffit pour être estimé fol, la prudence vous dicte de quitter ce dessein; mais tant s'en faut que je la croie possible, la raison me contraint à penser le contraire; dites-m'en un qui Jamais l'ait trouvée; plusieurs en ont écrit, mais connaissez-vous pas que la plupart des écritures sont des fables? Si j'écrivais une façon d'écrire dans la Lune, croiriez vous que j'y aurais écrit? Tous ceux qui en ont écrit, jamais n'en ont vu les effets; les assurances que l'on fait de soi-même ne sont pas recevables; plusieurs ont écrit qu'ils l'ont faite, mais jamais d'autres ne l'ont osé écrire; les hommes à qui les mains frétilent et démangent pour laisser à leur postérité ce qui se passe de leur temps, jusque-là que n'ayant rien de remarquable ont controuvé des fables, auraient tu un effet si



rare et merveilleux? Avez-vous jamais lu parmi nos Histoires, même parmi nos fables, qu'on assure d'un autre: " Un tel a fait la Pierre"? Il est vrai que l'argument ne convainc pas de dire : " Personne ne l'a faite, donc elle est impossible. "

C'est néanmoins un préjugé bien fort, car je vois que les hommes ont inventé les arts plus difficiles, ont monté jusque dedans les Cieux, pour en sonder les mouvements et les ressorts. Quoi de plus admirable que la façon de faire le papier, le verre, la poudre et plusieurs autres choses que le commun professe: les hommes ont pu inventer ces merveilles et non pas le moyen de faire cette Pierre, marque évidente qu'elle n'est pas possible; du moins il s'ensuit clairement qu'elle est plus difficile que tous les arts que les hommes ont trouvés. Or je peux dire qu'après l'invention de tirer de la cendre une humeur suffisante pour faire du cristal, ii n'y a rien qui ne surpasse nos portées; il semble que ce soil là les bornes et limites de notre capacité; c'est donc folie de s'amuser et songer aux moyens de passer plus avant; vous pourriez bien dire que l'esprit des humains va plus loin qu'on ne pense, qu'auparavant qu'on ait trouvé cet art tout admirable qui nous fournit le verre, l'on pensait que les hommes n'y pourraient pas atteindre, et toutefois l'effet a fait voir le contraire. Ainsi l'on pourrait raisonner, qu'encore qu'il semble que nos portées soient limitées, par toutes ces merveilles, elles peuvent encore aller plus outre et jusques à cette Pierre qui a brisé la tête à tant de monde, et, de là, assurer qu'on ne doit point blâmer votre entreprise; mais n'en point mentir pour excuser votre folie, vous passerez pour téméraire. Savez-vous pas quêtant d'esprits qui ont passé pour des oracles n'ont pu arriver à ce point? Croiriez-vous bien les devancer en science et doctrine? Votre esprit vous paraît-il plus raffiné? Vos yeux plus clairvoyants? Et votre jugement moins sujet aux abus ? Les plus savants n'ont pu débusquer ces Milon en doctrine, et vous pensez le pouvoir faire: c'est un nœud gordien que les plus éclairés, avec leurs effets, n'ont jamais dénoué, et vous l'entreprennez: l'on ne dira plus que vous êtes un fol, mais un fol téméraire. M'alléguerez-vous point que vous ne croyez pas avoir plus de science, mais que vous espérez avoir plus de bonheur? Dieu vous garde de mal; vous vous appuyez sur le hasard; avez-vous fait votre horoscope? La constellation qui dominait en votre naissance vous l'a-t-elle promise? Est-ce là votre appui? Voyons un peu s'il est solide. Aurais-je bonne grâce si je disais : "Je sais bien que César a laissé quelque partie du monde à conquérir, que le grand Alexandre a reçu des soufflets des mains de la Fortune, que le Roi n'a pas pris cette place, je sais pareillement que je n'ai pas ni tant d'adresse et de courage que les César et Alexandre, ni la puissance égale à celle de mon Roi; je crois pourtant faire mieux qu'eux et en



venir à bout, car si je n'ai tant de moyens, j'aurais plus de bonheur. Voilà, mon cher Ami, la fermeté de votre fondement; gardez-vous bien de bâtir sur cette fable, autrement l'on dira que vous êtes un fol, mais un fol téméraire et ridicule tout ensemble.

» Mais supposons encore que vous avez plus de bonheur et que le temps auquel vous êtes né était celui auquel les étoiles étaient plus disposées à marquer avec le pinceau de leurs bénignes influences la naissance d'un homme; le bonheur donne-t-il l'impossible? Notre bonheur nous ferait donc atteindre ce que Dieu même ne peut pas nous donner; ce serait un étrange bonheur et plus que tout-puissant; mais vous n'avouez pas que votre Pierre est impossible; mes raisons précédentes n'ont pas assez de poids sur un esprit comme le vôtre. Établissons-en d'autres qui vous arrêtent tout à coup.

» Pour cette fin, dites-moi, qu'entendez-vous par cette Pierre; c'est un Soufre parfait qu'il faut rendre fusible afin qu'en le jetant sur un métal, même sur du Mercure, il se rende fixe le change en fin or, et pour lors il s'appelle Élixir, lequel, étant subtilisé comme il peut être, a si grande vertu qu'il va à l'infini; voilà, à mon avis, tout ce que vous en dites; voyons donc si tout cela se peut.

» Premièrement, d'un Soufre d'une pierre l'on en doit faire une huile: Moïse n'a pas lait davantage; secondement, en ceci l'on fixe le Mercure et l'on le change en or. O les belles chimères! Faire un corps d'un esprit, un roi d'un serviteur et, au rebours, d'un corps faire un esprit, et d'un roi un valet. Passe pour l'un, mais l'autre ne se peut: d'un homme l'on peut bien faire un diable, mais non d'un diable un homme; si tout cela se peut, ne me dites donc plus que les prodiges de l'Égypte étaient miraculeux, puisque sans des miracles vous espérez en pouvoir faire autant. Entre tous les miracles, il n'y en a point qui soit plus étonnant que celui qui change les natures, et, dans votre secret, vous prétendez, sans faire aucun miracle, un changement de diverses natures et vous voulez encore que, dans ce changement, un grain de ce changeant ait la vertu d'en convertir à l'infini; tout de même que si une goutte de vin jetée dedans la mer pouvait convertir tout en vin, sont-ce pas rêveries?

» Davantage, vous dites qu'il faut faire un Soufre parfait et réduire la nature métallique à sa perfection : voyez-vous pas qu'il ne se peut? Que nous ne savons pas ses proportions des éléments d'où naît la diversité des formes et espèces minérales, et quand nous les saurions, comme pourrions-nous former des métaux si le moyen que tient la nature à mélanger les éléments ne peut être connu, car la nature opère ès cavernes et mines profondes de la terre où nos yeux ne peuvent pénétrer; voyez, quand tout cela serait connu, comment pourrions-nous en espérer égaler la chaleur agente moyennant laquelle la matière vient à la perfection ? Il est certain que la nature se sert d'un certain



degré de chaleur dont les métaux reçoivent leur être, et le Chimique ne connaît tels degrés de chaleur; comment pourrez-vous donc composer votre Pierre?

» De plus, vous vous vantez par votre Pierre de pouvoir changer le cuivre en or et tout autre métal; vous dites aussi que vous êtes Philosophe; or les Philosophes disent qu'une espèce ne peut être convertie en une autre; voyez-vous pas que vous vous contredisez? Dites plutôt que votre Pierre a le pouvoir de changer les sages en fols et les riches en pauvres.

» Voyez-vous pas encore que la nature demeure des mille ans tout entiers à former un métal; auriez-vous bien l'espoir de vivre si longtemps? Ou la témérité de faire mieux que la nature? Croyez-moi donc, mon cher Ami, quittez-moi ce dessein, estimant impossible son accomplissement. Que si vous résistez encore, rappelez-vous un million d'exemples qui vous le prêchent sans rien dire; combien en a-t-on vu qui de riches sont devenus très pauvres, d'hommes d'honneur, méprisés d'un chacun pour avoir voulu faire ce que vous désirez; faites-vous sage par le malheur des autres; pourquoi ne craignez-vous, voyant brûler votre maison voisine?

» Que si votre propre intérêt n'est pas motif suffisant pour vous persuader, ajoutez-y la considération de votre cher ami. Hé quoi! que dira-t-on de moi? Que j'aime un homme qui veut faire la Pierre; que mon meilleur ami soit au nombre des fols, je suis perdu de réputation; en vous blessant vous me tuez, voulant vous perdre, à même temps vous me perdez; dans le danger vous me voudriez sauver, voyant le danger où je suis ne pensez pas à me sauver, mais sauvez-vous, et me sauverez. N'êtes-vous pas encore persuadé, je n'ai plus que deux mots à vous dire. Votre propre intérêt n'a pu vous détourner, mon respect ne vous peut ébranler; vous êtes bon chrétien, peut-être que le respect de Dieu aura assez de force: vous ne savez que trop qu'un homme qui a pris ce dessein ne pense plus à autre chose, il n'est capable d'aucun autre entretien; s'il pense à Dieu, c'est pour le supplier de seconder ses volontés, le brave serviteur qui ne pense à son maître que pour tirer de lui : ainsi les ans se passent imperceptiblement, la mort avance et ne perd point de temps, et mon pauvre Chimique qui a logé son cœur avec son trésor se voit bien étonné; il faut penser à rendre compte devant un juge autant rigoureux qu'équitable, il doit, parlant, examiner toute sa vie passée : hélas! Que verra-t-il? Il connaîtra que ses plus sérieuses et meilleures actions ont été de souffler du charbon, de mécher une lampe, de luter un vaisseau, de rompre un matras, briser une cornue, remplir des alambics, fondre dans un creuset, bouquiner dans Hermès, ruminer Raymond Lulle, colliger un Geber, apostiller Flamel, accorder les auteurs, amasser des secrets,



consulter les Chimiques, ne parler d'autre chose que de congeler le Mercure, trouver la quinte-essence, faire la bienheureuse Pierre Philosophale, disputer du Cerf sautant, de l'Aigle volant, de la tête du Corbeau, du Sceau d'Hermès, du Luth de Sapience, du Dragon qui se dévore la queue, du Taureau enflé, du noir plus noir que le noir, et plusieurs autres termes qui sont capables de chasser les démons; à quoi bon tout cela? Dieu l'a-t-il commandé? A-t-il dit de laisser tout le reste pour s'occuper à un fourneau? Quelle excuse pourrez-vous apporter, étant porté au Tribunal épouvantable? On ne vous dira pas pour lors : Avez-vous bien soufflé, savez-vous grenailier les métaux et pincer un creuset? Tirez-vous bien le Mercure du Plomb? Êtes-vous bien adroit à faire un amalgame? Pourriez-vous bien calciner Jupiter et Vénus? Réverbérer le Soleil et la Lune? Précipiter la poudre d'Antimoine ? Rendre Mars impalpable? Mais seulement avez-vous bien employé votre temps, rendu votre devoir à Dieu ? Vous, juges, avez-vous bien examiné les causes des parties pour rendre la justice ? Vous, prêtres, religieux et autres dédiés au service de Dieu, avez-vous bien desservi vos autels ? Avez-vous fait vos méditations ? Vous, gentilshommes qui n'avez rien à faire, avez-vous fait quelque bonne lecture? Vous êtes-vous trouvés aux prédications pour être instruits de vos devoirs?" Que lui direz-vous tous? Lui répondrez-vous point: " Seigneur, j'étais trop empêché, je ne pouvais être éloigné de mes fourneaux, j e devais prendre garde exactement aux signes qui paraissaient en ma matière, je devais être prêt pour augmenter et amoindrir mon feu, autrement, adieu tous mes labeurs. " Ne croirez-vous point que Dieu aura égard à vos sottises? Certes, il est bien à craindre qu'il ne vous précipite dans l'abîme infernal pour avoir mieux aimé précipiter un Antimoine que faire une bonne oraison, qu'il ne vous donne le noir très noir et le rouge très rouge dans les flammes d'enfer. Et, partant, cher Ami, je vous conjure de cesser, arrêtez-vous au principal et laissez l'accessoire. »

Voilà, Messieurs, le discours que me fit cet ami qui m'étonna autant que son rencontre m'avait causé de joie; comme il était habitué et connu dans la ville, j'attendais de lui une assistance pour parvenir à mon dessein et je vis aussitôt qu'il n'en approuvait pas seulement la pensée; je ne pus pas m'empêcher de lui dire:

« Monsieur, je suis extrêmement trompé, je vous ai dit tous mes desseins, pensant que vous m'assisteriez en me donnant la connaissance de quelque habile Philosophe, et vous déployez toute votre éloquence pour m'éloigner de ma recherche; je suis encore au port et vous me voulez prendre terre ; quand mon dessein serait blâmable, ferais-je bien de le quitter sitôt après l'avoir conçu? Diriez-vous pas vous-même que je suis un volage? »



- Ah cher Ami, l'on ne saurait trop tôt se retirer du mal.
- Je ne sais si, c'est mal, l'expérience seule le peut faire connaître.
- Très mauvaise maxime d'abandonner le mal quand on sent ses rigueurs, c'est faire comme ceux qui ferment leurs étables quand les chevaux sont pris, c'est comme ces malades à qui le médecin défend certaines viandes : ils n'obéissent qu'après en avoir ressenti les incommodités.

A votre dire, il ne faudrait rien entreprendre qu'on ne soit assuré.

- C'est une des maximes qu'établit la prudence.
- Mais elle est contraire aux grands courages.
- Plutôt à la témérité.
- Vous dites donc témérité ce que j'appelle grand courage.
- Je donne à chaque chose leur véritable nom.
- Quoi qu'il en soit, ce que vous dites est impossible, il n'y a que Dieu qui puisse être assuré de ce qu'il entreprend.
- Absolument, ce que vous dites est vrai, mais quand je dis qu'on doit être assuré, j'entends moralement et non métaphysiquement, ce que je ne vois pas en vous, vous jouez à l'hasard.
- Cas étrange de voir les bons esprits se laisser emporter au sentiment du commun peuple.
- Plus étrange cent fois de fournir à ce peuple des sujets de risée.
- Que nous sommes contraires en nos opinions!
- La vôtre est donc très fautive puisque la mienne est véritable.
- Comment le voyez-vous?
- Il faudrait être aveugle.
- Serez-vous longtemps dans cette erreur?
- Quand perdrez-vous votre obstination?
- Vraiment, vous me faites pitié. Et je vous porte grande compassion.
- A ce que je peux voir, jamais nous ne serons d'accord.
- Il n'y a pas de grande affaire.
- Plût à Dieu!
- Laissez votre dessein et suivez mon conseil.
- Je ne peux pas le faire, tant plus que je m'y forcerai, tant plus vous serai-je contraire
- N'en parlons donc plus aujourd'hui.
- Si ferai, car je prétends que vous m'aidiez
- Que je vous aide à être fol, serai-je si peu sage
- Mais je suis votre ami, pourquoi ne m'aiderez-vous pas?
- Si ferai, hormis à vous ruiner.
- Ce n'est pas me ruiner que de contribuer ma ruine et puis la complaisance d'un ami fait faire quelque chose.
- Ce n'est pas être ami quand pour complaire on cause du dommage.
- Les médecins pourtant, pour complaire aux malades, leur permettent des viandes contraires.



- Ils n'en sont pas plus sages; si vous me demandiez un poignard pour vous percer le sein, selon vos lois je serais obligé à vous mettre en main; je ne comprends point ces maximes.

- Cher Ami, que vous m'êtes cruel, me pensant être doux!

C'est en quoi je déplore mon sort, de vous faire du mal procurant votre bien: c'est une marque que votre mal est incurable.

- Donnez-moi donc ce que je vous demande; quand un malade est hors d'espoir de guérison, on lui accorde tout; donnez-moi seulement la connaissance de quelque Philosophe; cette demande ne paraît pas d'un fol, puisque les fols refusent la compagnie des Sages.

-Votre demande n'est pas Folle, mais le motif est ridicule; néanmoins, puisque je ne vois aucun espoir de guérison, je serai excusable si je vous traite en incurable; c'est bien à contrecœur que vous me contraignez à être l'un de vos bourreaux; vous le voulez, c'est assez dire; dites-moi où vous êtes logé et demain, sans Faillir j'enverrai du matin le plus fameux en l'art que cherchez; assommez-vous l'un l'autre, ruinez-vous, perdez vos biens, vos réputations; je n'y saurais que Faire, j'ai Fait les devoirs d'un ami, je ne peux d'avantage. »

Après que nous nous Fûmes séparés, je me mis à rêver sur notre conférence et connus que véritablement le dessein que j'avais était d'une étrange nature, qu'il traînait après soi tous les obstacles imaginables, vu que les amis mêmes y forment des oppositions; je sentais mon esprit tant soit peu ébranlé, tant est puissant le conseil d'un ami. Mais aussitôt, ce Soleil qui me servait de guide dissipa les brouillards de ces pensées contraires et me fit voir qu'en ouvrages de Dieu les difficultés étaient de bonnes marques et de grands témoignages d'une issue Fortunée; ainsi je me raidis plus que jamais et me munis de résolutions contre tous accidents, attendant le Philosophe que mon ami m'avait promis de m'envoyer.



ARGUMENT DU TROISIÈME LIVRE

Ce Livre déclare comme le Philosophe se trouva une assemblée de douze Chimiques qui se disaient philosophes où ils dirent tous leurs avis touchant La Pierre Philosophale, lesquels étaient si ridicules que le Philosophe Inconnu ne se put empêcher de s'en rire et moquer, ce qui occasionna les Chimiques à lui faire un affront; mais il gagna aux pieds. Après, il rencontra deux bons Philosophes qui lui enseignèrent quelque chose de bon; puis il s'embarqua sur mer pour s'en revenir en son pays; il fut atteint d'une fâcheuse maladie, consolé par La voix de sa mère défunte et assuré de guérison et qu'il posséderait un jour le secret de la Pierre, moyennant deux conditions.

LIVRE TROISIEME

Des aventures du Philosophe Inconnu

A grand-peine le soleil faisait voir ses rayons que je vis dans ma chambre un vieillard vénérable qui me vint saluer et offrir son service. Je connus aussitôt que c'était ce fameux Philosophe dont mon ami m'avait parlé. En pays étrangers, la hardiesse est meilleure que la honte; c'est pourquoi j'acceptai sans compliment ses offres et le priai de me servir au dessein que j'avais entrepris.

« Quel est, dit-il, votre dessein?

- C'est de faire la Pierre et l'Élixir des Philosophes.

- Quoi, Monsieur, êtes-vous fils de la Science? Dieu vous donne ses grâces et à moi l'occasion de vous servir; pour le respect de votre ami et à raison de vos mérites que je connais en connaissant votre dessein, j'emploierai tout mon petit pouvoir à vous donner contentement et, afin de le vous témoigner plus par effets que par paroles, je veux vous dire quelque chose que je ne dirais pas à mes plus assidus.

»Je suis, grâce à Dieu, Philosophe, et le plus ancien qui soit dans notre ville; depuis quarante et tant d'années je suis à la recherche du Secret sans en avoir l'entière connaissance; plusieurs de mes amis sont dans le même sort. C'est pourquoi nous nous sommes accordés de faire une assemblée pour traiter ce point.

» Chacun disant son sentiment, nous nous pourrions éclaircir de nos doutes. Si vous voulez, j'ai assez de crédit pour vous y faire entrer : elle se fait dans mon laboratoire. Là vous pourrez apprendre tout ce que nos labeurs nous ont acquis en tant d'années. »

Quel fol aurait bien refusé une pareille courtoisie !



Après lui avoir témoigné les grands ressentiments que j'aurais à jamais de son affection le suivis en sa maison où quelques-uns des Philosophes étaient déjà dans les attentes.

Tous étant arrivés, je pris loisir de les considérer, pensant tirer des linéaments du visage quelque connaissance de leur intérieur. Je suis un peu physionomie. Ce n'est pas que je veuille approuver cette science qui fait de nos visages comme une montre d'horloge pour découvrir les ressorts de notre âme; c'est seulement pour rapporter ingénument tout ce qui s'est passé, et, certes, si souvent le visage est menteur, quelquefois aussi il dit la vérité. Quoi qu'il en soit, je ne me trompais point; je vis bien à leur trogne qu'ils étaient Alchimistes et non pas Philosophes. Les uns étaient tout charbonnés, les autres avaient la moustache brûlée; les uns, les yeux étincelants, d'autres, les mains tremblantes pour avoir trop manié de Mercure, et presque tous portaient la mine de se en été aussi bien qu'en hiver.

Autrefois, un docte et habile homme m'avait donné conseil de ne jamais voir d'Alchimistes, d'autant que tous étaient sophistes et capables de détourner plutôt que d'enseigner le chemin véritable de notre grand Ouvrage; j'eusse, partant, voulu n'y pas être engagé. Néanmoins, considérant que rien n'était à mépriser, que souvent les plus grands fols sans y penser instruisaient les plus sages, je me disposai à les ouïr jusques à la fin. Chacun ayant pris place conformément au nom que leurs soufflets avaient acquis, le vieillard dont je vous ai parlé comme le plus ancien tenait le haut bout parmi eux; les fols ont le pouvoir de garder la police ainsi que les plus sages. Ce lui qui ouvrit l'assemblée en haranguant de cette sorte : « Messieurs, nous sommes tous frappés au même coin; si les mêmes désirs ont emparé nos cœurs, le même malheur aussi nous accompagne. Nous désirons tous unanimement posséder ce grand secret de la nature qui chasse toutes nos misères en nous donnant de l'or et guérissant nos maladies, et le même destin nous en la connaissance.

Ayant rêvé sur ce malheur, j'ai cru qu'il provenait d'un manquement auquel nous pouvions apporter du remède.

La jalousie que nous avons de nos secrets nous fait tenir trop retirés, nous voudrions seuls posséder ce trésor et, comme chacun croit en savoir plus que son compagnon, chacun aussi se tient caché. Sans doute c'est la pourquoi nous sommes si longtemps ignorants.

» En toute sorte de matière, quand il est question d'être assuré d'un point, les assemblées sont nécessaires; voyez-vous pas que pour savoir la maladie de quelque homme de marque le médecin ordinaire ne se fie point à son jugement propre? On fait une consulte. Es points de la Religion, les Docteurs n'osent déterminer en leur particulier, d'où vient que l'on assemble les conciles généraux. Deux yeux voient davantage qu'un.



» C'est pour cela que nous avons très sagement conclu cette assemblée. Nous n'avons pu, en nos particuliers (du moins je le crois de la sorte), être assurés du secret de la Pierre; tous ensemble éclaircissons nos doutes. Je vous conjure par le grand-père Hermès de parler franchement; il ne faut rien celer aux fils de l'Art: soyez tous ingénus à dire vos pensées. Après, nous les pourrons examiner, discerner le bon d'avec le mauvais et puis travailler par ensemble; ne soyons pas jaloux, ce trésor est assez grand pour douze ou treize que nous sommes. »

Son discours achevé, le premier Alchimiste déclara son avis, et tous les autres consécutivement.

Je vous les veux bien rapporter afin de faire voir à tout le monde où la recherche de la Pierre peut porter les esprits des humains et croyez-moi, Messieurs, que tout ce que j'ai dit, que je dis et dirai en ce présent Livre, ne sont point contes qui soient faits à plaisir. Je ne dirai pas un seul mot comme je n'ai pas dit, que je n'ai vu, ou fait, ou entendu.

*Avis du premier Alchimiste :
Qu'il faut travailler sur Le Soleil*

« Messieurs, il y a vingt ans et davantage que je m'occupe à la recherche du grand secret philosophal. J'ai lu et relu tous les livres, j'ai conféré avec les plus doctes, j'ai couru le pays sans toutefois jouir du fruit de mes souhaits; je confesse n'avoir rien jusques à présent. C'est que la bénite heure n'était encore sonnée à laquelle Dieu voulait me réjouir de cette grâce. Mais aujourd'hui, la gloire en soit au Tout-Puissant, j'ai trouvé ce trésor; je connais la matière et la façon de la conduire jusques au point désiré: que voulez-vous de plus? Je ne plains point toutes mes peines puisque à présent je les vois terminées par une bonne issue; ce qui nous coûte plus nous est plus agréable quand nous le possédons.

» Apprenez donc de moi, et n'en doutez jamais, que le Soleil est la matière véritable; la raison vous forcera à l'avouer. L'Or est le plus parfait entre tous les métaux, c'est le moins combustible et corruptible, d'autant que les parties sont si pures et subtiles, si unies par ensemble, que la partie terrestre est défendue de la combustion par son humidité, et son humide est détenu si fort par le terrestre qu'il ne peut être évaporé ni aller en fumée. Partant, puisque de sa nature il résiste à la corruption, étant poussé à sa dernière pureté, conduit à sa simplicité, porté dans sa subtilité parfaite, il sera plus incorruptible et, converti en potable substance par le moyen de l'Art, conservera les corps un long temps en santé, les préservant de la corruption et parfera les métaux imparfaits en éloignant l'impureté.



Ce qu'étant propre à l'Élixir, il est très évident que l'Or manié de la sorte sera notre divine Médecine. C'est donc sur l'Or qu'il nous faut travailler.

» Vous savez bien que l'Élixir doit transmuier tous les métaux en Or. C'est, partant, l'Or qui le compose, d'autant que les transmutations se font plus aisément entre les choses qui ont affinité.

» Toutes les choses sont produites et engendrées par leur semblable; il n'y a que l'homme qui puisse faire un homme, le lion, un lion, donc le seul or pourra de l'or. De plus, en faisant l'Élixir, nous prétendons pousser la nature métallique à la plus grande perfection qu'elle pourrait avoir, il sera donc plus convenable de prendre ce qui est plus parfait dans la même nature, c'est autant de chemin avancé: l'Or est donc la matière. » Voyez-vous pas aussi que les Philosophes appellent l'Or, la teinture du rouge.

» Voulez-vous donc que nous fassions la Pierre? Prenez-moi le plus beau et dépuré Soleil, tirez-en le Mercure, rejetez-le dessus sa chaux, elle se dissoudra; puis nous sublimerons, nous noircirons, nous blanchirons, nous rougirons et nous aurons la précieuse Pierre et l'Élixir rouge ; pour la blanche, au lieu de l'Or prenez l'Argent et observez le même régime; parbleu, je jure que voilà le secret. »

*Avis du Second Alchimiste:
Qu'il faut travailler Sur Saturne*

« Messieurs, il est très assuré que pour parfaire ce divin Magistère, il ne faut point sortir de la nature métallique; par conséquent il faut prendre un métal. Mais comme la première opération de notre œuvre est la solution ou liquéfaction, il est absolument requis d'en choisir un qui se puisse aisément fondre et liquéfier; c'est pourquoi j'estime être Saturne, d'autant qu'il est d'une facile fusion. Nous l'appelons ainsi et ce nom lui a été donné pour nous signifier qu'il est le père des métaux, comme Saturne est le père des dieux. Nous voulons faire l'Or, c'est donc sans doute par l'entremise de son père. Il ne point avoir lu pour révoquer en doute ce principe certain. Geber a-t-il pas dit que dans Saturne sont contenus tous les métaux des Philosophes? Rasis a-t-il pas enseigné que dans Saturne sont le Soleil et la Lune non pas visiblement? Ainsi, nous n'avons rien à faire qu'à les rendre visibles en faisant l'occulte manifeste, pour avoir l'Élixir, d'où vient que Pythagore a dit que dans Saturne était tout le secret : trions donc le Mercure du Plomb, purifions-le bien; le jetant plusieurs fois sur son Soufre, nous aurons la matière que nous enfermerons dans l'œuf philosophique, le conduisant comme vous savez tous. Et de ceci je suis tant assuré que j'ai vu réussir une projection d'une certaine poudre



faite avec le Saturne. Que ne suis-je également certain d'aller un jour au Ciel! »

*Avis du troisième Alchimiste :
Mars est la vraie matière*

« Messieurs, en la composition de notre grand secret, nous devons rendre fixe le volatil par le moyen du fixe. Je peux tirer de là une infaillible conséquence, que le métal qui a un Soufre le plus fixe est notre vraie matière, étant très évident que le plus fixe, fixe mieux. Disons donc que c'est Mars dont le Soufre est plus fixe que celui du reste des métaux. L'Or a bien le sien fixe, mais il n'en a pas plus qu'il ne lui en faut: ainsi il ne peut donner fixation sans préjudice de soi-même. Si fait bien Mars, il a le Soufre plus fixe qu'il n'est requis pour soi : il pourra donc fixer sans intérêt.

» Il est indubitable que tant plus qu'une chose approche de l'Élément terrestre, tant plus croît en icelle la céleste vertu: c'est ainsi qu'a sagement philosophé l'incomparable Raymond Lulle; or, tant plus que la vertu céleste croît dans quelque sujet, tant plus forts et vertueux sont les esprits.

En la création de notre Pierre, il faut que les esprits qui nous sont nécessaires soient de grande vertu pour faire la solution naturelle philosophique : trions-les donc. D'un corps qui a beaucoup de terrestréité, Mars en a plus que tous: arrêtons-nous à Mars.

» Souvenez-vous encore que Rasis Rudigenus et autres Philosophes commandent de prendre notre Pierre après l'entrée du Soleil au Bélier : c'est pour montrer que le principe de la Pierre n'est autre que le Fer, vu que Ariès est la maison de Mars.

» C'est pour cela que, parmi les planètes, Mars est logé au-dessus et auprès du Soleil pour nous signifier qu'il est le père qui l'engendra.

» C'est pour cela encore que les Fables ont feint que les métaux rendaient hommage à Mars comme étant le principal d'entre eux, et ce grand Roi qui produit notre Roi et la Reine, le Soleil et la Lune.

» Voilà mon sentiment; tirons l'esprit du Fer, et nous aurons les principes de l'œuvre. Par mon plus grand serment, je dis la vérité.

*Avis du quatrième Alchimiste:
l'Antimoine est la vraie matière*

« Messieurs, les Philosophes parlant de notre Pierre sont tous d'accord que le Magistère étant conduit comme il est nécessaire, un Roi s'y engendrera, plus noble et plus parfait que son père.



»Je pose ce véritable fondement que toutes les paroles qu'ils ont dites sont mystérieuses et que jamais ils n'ont mieux dit la vérité qu'en la couvrant de quelque écorce. Ils appellent notre Élixir un Roi, il faut donc qu'un Roi en soit le père; et si il faut que ce père ne soit qu'un petit Roi à son égard. Or sus, entrons dans la nature métallique de laquelle j'avoue qu'il ne faut point sortir, dites-moi lequel des minéraux et des métaux est appelé le Roitelet? N'est-ce pas l'Antimoine? Duquel nous faisons le régule? C'est le petit Roi qui engendre un grand Roi.

C'est pourquoi un Philosophe a dit que l'on trouvait la Pierre ès cheveux de la Vierge pascale, et un autre nous commande de prendre le germe des cheveux. Cette Vierge pascale, sans doute, est l'Antimoine qui ne peut endurer le commerce avec les métaux: sitôt qu'il s'en approche, il les brise soudain. L'Or même pâlit fort à ses approches. C'est cette Vierge qui ne savait souffrir quelque conjonction. C'est parmi ses cheveux que se trouve la Pierre; voyez-vous pas que l'Antimoine est tout rempli de filets argentins qui ressemblent aux cheveux?

Et, certes, Artéphius le dit tout clairement (" notre Antimoine des parties de Saturne ") et ce qui me confirme dans ce mien sentiment est que je suis certain qu'avec l'Antimoine l'on fait une eau Royale qui fixe en Or le Mercure de Saturne. Croyez-moi donc, Messieurs, c'est là notre matière; quand je devrais mourir, je serais ferme en cette opinion.

Avis du cinquième Alchimiste

L'Antimoine, le Vitriol et L'Arsenic sont la vraie matière

« J'avoue, Messieurs, que l'Antimoine est la matière de la Pierre, mais non pas la totale. Il est certain qu'il faut trois choses, autrement les plus grands Philosophes ont été tous trompés. Il faut un corps, une âme et un esprit; de les vouloir tirer d'une même matière serait vouloir ce qui n'est pas possible. Si un même sujet avait l'esprit, le corps et l'âme bons, il serait un parfait composé; il n'en aurait point de plus noble et, partant, ne pourrait être la matière qui est très vile et de bas prix au sentiment de tous. Tenez donc pour principe de l'Art que nous devons tirer ces trois susdites choses, de trois choses distinctes : de l'une l'âme, de l'autre, l'esprit et de l'autre, le corps; et apprenez qu'où réside un bon corps il n'y a point de bon esprit, non plus que de bonne âme où est un bon esprit. L'âme et le corps n'y sont pas bons, et où est la bonne âme, le corps et l'esprit n'y valent rien du tout. Je ne parle que par expérience. Cela étant, considérons la chose qui a le meilleur Soufre



et tirons-en le corps, rejetant tout le reste. Prenons pareillement celle qui a la meilleure âme, en rejetant et le corps et l'esprit, ainsi celle qui a un bon esprit en rejetant et son corps et son âme; par ainsi nous aurons nos trois bonnes matières qui n'en qu'une parfaite. De trois Pierres, dit un grand Philosophe, se compose notre divine Pierre; et afin de ne vous rien cacher, sachez en premier lieu que le corps ou le Soufre se doit tirer de l'Antimoine : aussi a-t-il la teinture de l'Or.

» Le vitriol doit fournir son esprit, et l'âme, l'Arsenic; et comme il y a deux Pierres ou deux Élixirs, l'un blanc et l'autre rouge, ainsi il y a deux Arsenics qui fournissent deux âmes, et la blanche et la rouge. Ayant ces trois matières vous devez les dépurer parfaitement, puis les conjoindre et enfermer dans le vaisseau et conduire l'Ouvrage. Le Soufre d'Antimoine fixera l'esprit du vitriol, pénétrera, et l'Arsenic tiendra. Je prends Hermès pour témoin si jamais on a parlé si clairement et véritablement, et ceux-là seront fols qui ne me voudront croire. »

Avis du sixième Alchimiste :

L'antimoine, le sublimé et le tartre sont la matière véritable

« Messieurs, à Dieu ne plaise que je doute qu'il ne faille trois choses, et en cela je suis le sentiment de mon voisin, mais nous sommes beaucoup différents ès sujets dont il les faut tirer. Il dit que l'Antimoine nous fournira le corps, en ce point encore a-t-il raison; pour les deux autres, je ne peux pas le concevoir. Je dis donc que l'esprit se doit tirer du sublimé, moyenne substance du Mercure vulgaire enseigné par Geber, et l'âme, c'est le tartre. Je pourrais appuyer de raisons cette mienne pensée, si je n'avais de meilleur fondement. L'on dit que le secret de notre Pierre est un don du grand Dieu; il faut, partant, qu'il le révèle; de que le meilleur appui qu'on peut avoir ici est l'inspiration et révélation. Je ne dis pas ceci par vanité, c'est plutôt pour ne vous rien celer. Dieu me l'a révélé et, depuis cette heure fortunée, j'ai eu grande pitié de vous autres, Messieurs, vous sachant trop éloignés de ma pensée. Je vois bien que vous désirez savoir les circonstances; ma franchise qui m'a fait commencer à parler me commande de vous dire le reste.

»J'étais, une des nuits passées, endormi assez profondément; tout en dormant je pensais au secret. Les bons esprits jamais ne sont oisifs et souvent ils font mieux en dormant qu'en veillant. Je suis fait de la sorte, je disais en moi-même: N'est-il moyen d'obtenir cette grâce ? Dieu du Ciel, envoyez-moi quelqu'un qui favorise mon dessein; je me sens un peu faible pour y arriver par mes lectures et travaux ; j'ai déjà



mille lanterneries j'ai départi l'Or, je l'ai exposé à la rosée avec du Mercure, je l'ai mêlé dans mes urines. J'ai tant perdu de temps et encore plus d'argent, j'ai tant fait de lectures, j'ai passé les jours et nuits entiers à ruminer les Philosophes, et tout ce que j'ai pu, je l'ai mis en pratique sans jamais voir apparence de réussir. Je ne devrais plus y penser, puisque cela m'a fait oublier Dieu, mais il n'est plus en mon pouvoir. Ce dessein a pris une si forte racine dans mon âme qu'il un Dieu pour me le faire perdre. Partant, Seigneur du Ciel, ôtez-le-moi ou donnez-m'en la connaissance. " Je n'eus pas plutôt achevé ce discours que j'aperçus venir le grand Dieu de la mer, tenant en sa main un trident duquel il frappa rudement sur trois choses distinctes qu'il avait à ses pieds. Puis il me dit : " Regarde; ces trois choses sont les matières du secret que tu cherches, vois comme mon trident les a fait opérer, cela te montre assez qu'est-ce que tu d o i s "

» Ces trois choses, Messieurs, étaient l'Antimoine, le sublimé et le tartre. Après qu'il eut frappé, l'Antimoine se poudre impalpable, le sublimé un très subtil esprit et le tartre une huile précieuse. Par là, je reconnus la vérité du grand secret. Jugez si, après cette rare laveur, il est possible d'en douter; si un Ange me disait le contraire, je ne pourrais le croire. Laissez-moi donc vos sentiments, vous êtes tous trompés; quittez-moi vos raisons et croyez aux révélations.

» Pour moi, j'ai déjà acheté ces matières, j'ai le plus beau sublimé qu'un mien ami m'a fait avoir, un Antimoine des meilleurs, et du tartre comme je le désire, tout semblable à celui que m'a montré Neptune; et ne tiendra qu'à vous de moissonner les fruits que j'ai semés; pour les enfants de l'Art, je n'ai rien de secret. Je mettrai dès demain mon Antimoine avec du salpêtre pour le calciner et le réduire en poudre, mon sublimé à la rosée, et, du tartre de vin de Montpellier, premièrement j'en tirerai un sel et puis, l'exposant à l'air en lieu humide, il se mettra en huile; et lors j'aurai un beau Trident tout préparé duquel, par ma sage conduite, je ferai une admirable quinte essence pour guérir toutes sortes de maux; voire même quand le malheur serait si grand que d'empêcher de faire notre Pierre, je ne saurais du moins manquer de composer une divine Médecine qui aura des merveilles. Mais je n'ai garde de douter d'une issue très heureuse, pourvu que le Ciel qui m'a donné la connaissance du secret me fournisse aussi tous les moyens pour le mettre en pratique; je ne peux pas en dire davantage. »

*Avis du septième Alchimiste :
L'Or et le Mercure commun sont la matière*



« Messieurs, souvent la trop grande subtilité de nos esprits nous empêche de découvrir la vérité. Parce que les Philosophes ont écrit que l'Or et le Mercure étaient les vraies matières, nous nous imaginons que c'est quelque Mercure que nous n'avons manié, estimant que si c'était le Mercure vulgaire, les Philosophes auraient parlé trop clairement. Et nous ne pensons pas qu'eux-mêmes, nous indiquant en plusieurs lieux qu'il ne les faut pas croire quand ils sont clairs en leurs écrits, aient posé ce fondement -, ils ne sauraient nous mieux tromper qu'en écrivant candidement la vérité. Dieu m'a fait nouvellement la grâce de découvrir cette ruse et finesse pour me faire connaître la vraie matière de la Pierre, à savoir le Soleil et Mercure commun.

La composition de ce grand Magistère est une génération; il faut, partant, le mâle et la femelle : l'Or servira de mâle et le Mercure de femelle. Et le plus grand secret de l'Art gît à les préparer et rendre propres à concevoir pour engendrer : et particulièrement la préparation du Mercure est admirable; pour l'Or, nous n'avons qu'à choisir le plus fin, le départir ainsi qu'enseigne l'Art: c'est tout le mystère. Mais pour notre Mercure, le secret est autant difficile à trouver qu'il est facile à faire; je ne l'oserais dire sans demander permission au Ciel : oui, Seigneur, permettez moi de déclarer aux fils de la Science ce que je tiens de vous.

Messieurs, voici l'un des plus grands secrets qu'homme vivant ait jamais proféré: *arrigite aures* ³. Il faut exposer notre Mercure pendant le jour aux rayons du Soleil et la nuit à la Lune; ce sont les deux bains de la nature, l'un sec et l'autre humide : il y doit demeurer trois semaines entières; il n'y a pas grande affaire, mais qui l'aurait songé si je ne l'avais dit? Or voici la raison. Le Mercure a deux taches dont il le faut laver, une aqueuse, l'autre terrestre : l'aqueuse s'évapore par les rayons et chaleur du Soleil, la terrestre, par le bain humide de la Lune. Mais, au nom de Dieu, apprenons à nous taire. Cela fait, vous conjoignez le Mercure, blanc comme neige, avec le Soleil métallique, vous les mettez dans l'œuf philosophique; il ne reste plus qu'à gouverner le feu. Le noir viendra par putréfaction, le blanc par génération, le citrin par plus grande décoction, finalement le rouge comme la fine laque ou pavot des campagnes. Ce n'est pas toutefois encore tout, c'est un Soufre qu'il faut rendre fusible afin qu'il puisse pénétrer. Ah! Messieurs, voici encore un point très-important, mais puisque Dieu m'a permis de dire le premier, je présume aussi qu'il me permet de dire le second. Nous n'avons qu'à jeter- le dirai-je? J'en suis content si vous gardez vos langues - de l'esprit de vin sept fois rectifié pour l'Élixir blanc, et de l'huile de tartre pour l'Élixir rouge, je réponds pour ma tête que c'est là le secret de



l'Élixation. Et si j'espère que, Dieu aidant, nous la ferons un jour. Il y a quelque temps qu'une personne fort dévote et qui m'est fort amie songeait la nuit qu'elle me voyait tout revêtu de pourpre et qu'ayant mis bas ce vêtement j'en reprenais un autre plus beau que le premier, et qu'en fort peu de temps de ma chambre se vit pleine de ces habits royaux. Comme elle eut rapporté ce beau songe, je n'eus besoin d'un Daniel pour m'en donner l'explication. Je reconnus aussitôt que Dieu me réservait le secret de la Pierre, que j'en ferais une si grande quantité, en la multipliant, que j'en aurais pour remplir une chambre; aussi j'ai fait plusieurs communions à cette fin, j'ai jeûné, j'ai plusieurs aumônes, je me suis privé des conversations, j'ai fait quelque voyage pour avoir conférence avec un ami Philosophe. Dieu a voulu récompenser mes peines, je lui en rends mille actions de grâces et vous exhorte, Messieurs de la Science, à en de même puisque vous devez être participant de mon bonheur. »

Avis du huitième Alchimiste

La terre, La rosée et L'air communs sont Les trois matières nécessaires

« Messieurs, la vérité me force d'assurer qu'en notre Magistère l'on doit imiter la nature, que les principes de nature sont les principes de notre Art; or est-il que l'eau et la terre commune sont les principes de nature; tout ce qui est leur doit le principe de sa production; ils ne sont pas pourtant le principe total, ils sont seulement la matière, il manque encore la forme qui n'est autre que l'air: c'est pourquoi l'on compare l'Ouvrage à la création de l'homme.

» Dieu fit un corps avec de la boue qui était terre et eau, puis il inspira la vie; prenons donc de la terre commune, de la rosée du mois de mai car elle est la plus forte, faisons en une boue qu'on nomme amalgame, mettons-la dans un vaisseau de verre; puis allons du matin avant la levée du Soleil à la fenêtre d'une tour élevée, présentons le matras tout ouvert, l'air plus subtil y entrera, puis nous le fermerons. Le sigillant ⁴ du sceau du grand Hermès, il n'y aura plus qu'à le conduire en sage Philosophe comme vous êtes tous; qu'y-a-t-il de plus facile? Souvenez-vous aussi que les livres appellent notre Ouvrage une opération simple de la nature: sans doute la voilà, j'en suis aussi certain comme il n'y a qu'un Soleil. J'ai lu dans un bon livre: " Prends la terre commune et l'eau que le Ciel nous envoie, vu que la terre ne pourrait pas germer sans humeur et sans arrosement. " Et, pour montrer que l'eau du Ciel est la rosée du mois de mai, lisez Artéphius; dit-il pas en termes très exprès : " L'eau de la rosée du



mois de mai nettoie les corps et le laiton. " Vous en ferez pourtant ainsi que jugerez; pour moi plutôt mourir que de quitter ce sentiment; si vous saviez d'où je sais ce secret, vous ne pourriez pas seulement en douter. »

Avis du neuvième Alchimiste:

L'œuf d'un coq est l'unique matière de la Pierre blanche

« Messieurs, je ne suis pas homme à avancer ce dont je ne suis pas entièrement certain; au point que nous traitons, je mets ma certitude seulement en mes yeux. Je sais qu'il ya deux Pierres, comme vous savez tous; de la rouge jamais je n'ai rien vu; j'ai soufflé comme vous et je n'ai fait que des cendres avec mon charbon. Pour la blanche, j'en ai vu la cause et les effets. Et véritablement l'on n'a pas tort de dire que c'est un secret qu'il faut que Dieu révèle, d'autant que naturellement il ne saurait tomber dans la pensée des hommes. Vous savez que quelquefois, bien qu'il arrive rarement, les coqs font des œufs, desquels se produit un serpent nommé basilic, qui tue de son regard, si l'on les met dans un fumier, au rapport de nos naturalistes. Eussiez-vous jamais cru que c'est là le secret de la Pierre? Et je vous jure, foi de maître Chimique, que j'en suis assuré. Cet œuf est la matière: étant dans le fumier, c'est-à-dire dans un vaisseau de verre, à un feu de fumier, il s'engendre un serpent, c'est-à-dire le noir que les Philosophes ont appelé Dragon et Serpent venimeux; il devient basilic qui tue de son regard, c'est-à-dire qu'il se fait Élixir qui tue et change les métaux imparfaits en Lune très luisante. Je vois bien que mon discours vous étonne et toutefois je ne dis rien que je n'aie vu moi-même et, afin de ne vous rien celer, je veux vous déclarer le procédé et la pratique entière.

» Prenez un œuf de coq ou, si vous n'en pouvez avoir, le premier œuf d'une jeune poulette; durcissez-le, puis le mettez dans un matras qu'enterrerez dans le fumier; laissez l'y quarante jours entiers; il s'y sera formé un grand nombre de petits vermisseeux; arrosez votre fumier d'eau chaude; au bout d'autres quarante jours, sera formé un gros ver qui mangera tous les petits, et ce gros ver sera de couleur grise. Alors, prenez du Mercure vulgaire, nourrissez-en votre gros ver; il en vivra huit jours au bout desquels il sera mort; pour lors, prenez votre vaisseau, mettez-le au feu de cendres, il deviendra poudre grise impalpable, continuez le feu jusques à la parfaite blancheur : voilà la pierre blanche.

» O nature, que tu es admirable de faire d'une chose si vile toutes les plus grandes raretés de ce monde! Dieu l'a voulu ainsi pour cacher aux esprits qui font les raffinés ce secret merveilleux. Je m'étonne pourtant comme les Philosophes l'ont dit si clairement, et si peu le



comprennent; appellent-ils pas notre œuf Philosophique? Et les hommes plus subtils qu'il ne faut disent que cet œuf est le Vaisseau où se cuit le poulet; et moi je sais assurément qu'ils entendent parler de la matière; mais gardez bien d'en sonner mot. Pour la Pierre rouge, je n'ai rien d'assuré. Je vous dirai toutefois, s'il vous plaît, une pensée qui me vient à présent, ce pourrait être une inspiration. Comme [l'œuf tout entier fait l'Élixir blanc, si nous prenons le jaune en séparant le blanc, ferions-nous point le rouge? Mort de ma vie, je le verrai! L'expérience n'est pas pour me ruiner.

» Contentez-vous, en attendant, d'avoir appris de moi la bienheureuse Pierre blanche.»

*Avis du dixième Alchimiste :
le crachat est la matière*

« Messieurs, j'ai lu les meilleurs Philosophes et je grand état du bon Morienus : je pense que personne n'a parlé si clairement que lui de la matière. Il me souvient qu'il répète souvent qu'elle se foule aux pieds, que chacun la porte avec soi et la jette dehors. Tout ceci me fait croire qu'aucun de vous n'a dit la vérité; pardonnez-moi si je vous parle de la sorte. Pour l'Or, chacun n'en porte pas, il me suffit d'avoir un peu d'Argent; pour les autres matières dont vous avez parlé, nous ne les jetons pas hors de nous, nous ne les foulons pas aux pieds. A-t-on jamais vu un homme de l'Antimoine et quelque autre métal ou minéral? Pour l'œuf de coq, quelqu'un a-t-il jamais pondu?

» C'est donc quelque autre chose que vous ne savez pas; je vous dirai : " C'est bien assez que je le sache, puisque entre nous tout est commun. Pour vous le témoigner, apprenez aujourd'hui que la matière est le crachat; quand nous avons craché, marchons-nous pas du pied dessus, le jetons-nous pas par la bouche? C'est ce que dit Morienus.

» Pour vous montrer qu'il y a de la raison, j'ai calciné moi-même plusieurs métaux avec le crachat. Quelle plus grande marque? Et puis chacun connaît assez les vertus merveilleuses qu'a le crachat d'un homme qui est à jeun. Le Fils de Dieu voulut guérir l'aveugle avec le crachat pour nous représenter que c'était la matière de notre médecine qui guérit les incurables maladies.

» Adonc, Messieurs, désirez-vous faire la Pierre? Levons-nous du matin quelques jours assignés, assemblons-nous en quelque part, choisissons un matras, crachons dedans les uns après les autres, jusqu'à l'advenant de la quantité nécessaire à l'Ouvrage. Après, nous le



mettrons dans le grand athanor pour le conduire en brave artiste, et nous verrons en moins d'un an la merveille de toutes les merveilles. »

*Avis de l'onzième Alchimiste:
L'urine est la matière*

« Messieurs, il est aussi connu que le Soleil que la matière est une chose vile; non seulement Morienus, mais tous les Philosophes l'ont elle se trouve parmi les fumiers, elle est foulée aux pieds, chacun la jette hors de soi-même, elle sert à chacun. Je ne crois pas pourtant que ce soit ce crachat dont l'usage n'est ni bon ni commun; s'il produit quelque effet profitable, c'est pour quelque petite égratignure qui se guérit pour peu. C'est bien plutôt l'urine à laquelle convient très proprement tout ce qu'ont dit les Philosophes. Raymond Lulle, estimé de nous tous, l'a dit tout clairement : *urina juvenum cholericorum*, l'urine des jeunes colériques. Les Histoires mêmes rapportent qu'autrefois on a trouvé dans des urines des paillettes de Or : de là je tire très nécessairement que dans l'urine est la vertu productive de l'Or, vu que l'on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas en soi. » Voyons-nous pas aussi que l'urine engendre dans les reins une pierre; elle en peut faire une plus riche, étant dehors les reins, étant conduite par une sage main et fermentée philosophiquement.

» Voulez-vous donc, Messieurs, que nous fassions la Pierre? Prenons l'urine des jeunes gens d'un colérique naturel : j'ai un garçon qui est de cette humeur. J'ai mis bon ordre pour avoir le meilleur vin de l'Europe; il le boira tout pur, aussi bien il y est accoutumé; après, nous le pisser dans philosophique et nous aurons cette eau de vie, cette eau claire, cet esprit de vin alambiqué par la nature où tous les Philosophes ont logé leurs secrets; nous la circulerons jusques à la quintessence, enfin nous la partagerons, car de l'effet je serais fol si j'en pouvais douter. J'ai fait quelque essai et ai vu l'Orient; le Midi doit paraître bientôt; s'il m'était permis de vous parler hébreu, je vous ferais voir mon sentiment représenté mystérieusement; c'est assez pour un coup. »

*Avis du douzième Alchimiste :
l'excrément humain est la matière*

« A n'en point mentir, Messieurs, considérant ce qu'ont écrit les Philosophes, que la matière est méprisée, aux pieds et jetée par



chacun, l'on pourrait bien penser à l'urine; mais comme ils ajoutent qu'elle se trouve parmi les plus puants fumiers, cela convient plus proprement à l'excrément de l'homme; aussi les livres disent que la matière est très puante. Pour moi, j'en ai l'expérience : j'en ai mis plusieurs fois dans mon riche athanor non pour en faire l'Œuvre, car il n'y a pas longtemps que le Ciel m'en a donné la connaissance, mais pour en composer une huile incombustible. Croyez-moi donc, Messieurs, soumettez une fois du moins en votre vie votre jugement à celui d'un ami. Prenons cette terre fétide, trions-en une eau mercurielle, faisons-en un amalgame précieux que nous enfermerons dans la tour des secrets, et fiez-vous à moi, nous parferons le Magistère. Si Dieu ne me l'avait révélé par sa grâce, jamais je ne l'aurais trouvé : Dieu soit loué de tout qui, selon le Psalmiste, enrichit les pauvres de l'ordure, *de stercore elevat pauperem*. Ce qui me confirme dans cette opinion est que je sais qu'un certain a eu dessein d'entreprendre de guérir une maladie incurable, c'était une vieille hydropisie, par le moyen de l'excrément humain. Il a voulu bonne chère trois semaines durant, manger des chapons et perdrix, puis trier une admirable médecine de ses excréments et a assuré un très honnête et vertueux personnage qu'il guérirait cet hydropique, ajoutant qu'il était du poil qu'il fallait pour faire l'excrément nécessaire; son poil est roux: je vous le dis afin que, si vous voulez en expérience, vous ne manquiez aux circonstances. De plus, je fais réflexion que tous ceux qui ont parfait la Pierre ont méprisé par après les richesses, se sont retirés hors du tracas du monde, pour vivre solitaires; pourquoi cela? Parce qu'ils connaissent que tout cet Or, avec son brillant dont le monde se pare, ne vient que de l'ordure; c'est un sujet de leur dégoût. Sus donc, Messieurs, dès demain assemblons-nous ci et travaillons sur l'excrément humain. »

Après que ce dernier Philosophe eut achevé de déclarer son puant sentiment, le Président se leva de son siège, leva les mains au Ciel, le regardant d'un œil tout amoureux, parla de cette sorte :

« Béni soit le Seigneur autant bon que puissant, qui nous a inspiré la présente assemblée; béni le jour auquel nous l'avons entrepris, bénie l'heure qui l'avait terminée !

Ayant le plus d'expérience, ne trouvez pas mauvais, Messieurs, si j'entreprends de prononcer l'arrêt et de déterminer touchant notre dessein. Si vous eussiez été toujours particuliers en celant vos pensées, jamais vous n'auriez vu l'effet de notre Pierre, et si vous saviez tous quelque chose de bon, je n'aurais pas moi-même pénétré jusques au fond : mais le grand Dieu que j'adore vous ayant fait la grâce de déceler vos cœurs, je suis tout à fait éclairci de tous vos sentiments, j'en ai formé un véritable. Oui, Messieurs, il n'y a que moi, pour le présent, qui ai l'entière connaissance du Grand Œuvre



d'Hermès; vous y avez contribué et, partant, si je vous le celais, je serais un ingrat et trop déraisonnable. Louons Dieu au préalable que de rien dire qui l'a ainsi voulu. L'Or seul, Saturne seul, Mars seul et les autres matières dont vous avez parlé ne sont pas suffisantes pour faire le Grand Œuvre, si fait bien prises conjointement. Oui, Messieurs, il faut de l'Or, il faut du Plomb, du Fer, de l'Antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'Arsenic, du tartre, du Mercure, de l'eau, de la terre et de l'air, il faut un œuf de coq, du crachat, de l'urine avec de l'excrément humain.

» Oh! que ce n'est pas sans raison qu'un des vieux Philosophes a dit dans ses écrits que notre Pierre était une salade, qu'il y fallait du sel, de l'huile et du vinaigre; dans les meilleures salades l'on met toutes sortes d'herbages, aussi dans notre Pierre il faut savoir mêler tout ce que j'ai dit dessus. Je sais bien que nous trouverons écrit qu'il ne faut pas beaucoup de choses pour le Magistère : cela, c'est fait pour nous tromper. Ne sont-ils pas tous d'accord, que chaque chose engendre son semblable? L'Or et l'Argent y sont donc nécessaires. Ne disent-ils pas encore que notre Pierre est engendrée de sept? Voilà tous les métaux. Ne disent-ils pas que la vertu minérale doit être dedans notre matière? Donc tous les minéraux nous seront de besoin, puisque la vertu minérale est éparse partout et non pas dans un seul. Disent-ils pas que les principes de notre Art sont les mêmes que ceux de la nature? Voilà la terre, l'eau et l'air. Ne disent-ils pas qu'il faut un œuf Philosophique? Voilà notre œuf de coq. Ne disent-ils pas que la matière doit être calcinée philosophiquement par la voie de nature? Qu'il faut, partant, quelque sel de nature? Il faut donc du crachat qui réduit tous les métaux en chaux et sans brûler les Heurs, et c'est dans ce crachat qu'est ce sel de nature. Ne disent-ils pas qu'il faut un dissolvant qui ne soit corrosif ? Il faut donc de l'urine, il n'y en a point qui soit plus naturel. Ils disent pareillement qu'il faut une terre puante, prenons donc de l'excrément humain.

» Or sus donc, Messieurs, il se faut réjouir; nous avons le secret, conjoignons ces matières ensemble, puisque ce qu'ont écrit les Philosophes ne saurait convenir qu'à plusieurs et je m'assure que nous réussirons. »

Comme il eut achevé son discours, chacun lui applaudit avec grands éloges et tous en particulier s'offrait de fournir quelque chose.

Moi, entendant cela j'aurais fourni volontiers de l'urine, car je pissais de rire dans mes chausses, jusque-là que le vieil Président de toute l'assemblée s'aperçut bien que je me riais d'eux. Mais quel moyen de s'en tenir? Je crois que la sagesse même en cette occasion aurait ri tout ainsi qu'une folle. Néanmoins ils le trouvèrent fort mauvais: ils disaient par entre eux: « Voyez un peu



cet étranger, nous lui avons permis d'être auditeur de nos secrets, puis il se rit de nous ; est-ce là le respect qu'on doit à la vieillesse? Est-ce là la modestie qui est requise ès assemblées des Philosophes? Il mérite un affront: chassons-le du logis pour lui apprendre son devoir. » A même temps, je vis que l'un mettait la main sur un soufflet, l'autre prenait des pinces, l'un une lingotière, l'autre des verres cassés, celui-ci pelle, celui-là des charbons d'une livre, l'autre des bouts de brique pour me briser la tête. Je me vis bien en peine et crus que le meilleur pour moi était de m'enfuir et que mes pieds me serviraient plus que toute autre armure. Si j'eusse résisté j'aurais été plus maltraité que leur Mercure; et en effet, dans mes premières appréhensions, voyant qu'ils s'armaient tous de leurs outils, je commençai à croire qu'ils m'allaient jeter dans un fourneau pour être sublimé, circulé, distillé, calciné, précipité, réverbéré, cuit, recuit jusqu'à poudre impalpable. Croyez moi que je l'échappai belle; aussi pris-je résolution ferme de ne jamais m'y retrouver. Le lendemain, sans attendre plus tard, je sortis de la ville à la pointe du jour, crainte de rencontrer quelqu'un de mes charbonnés Philosophes. J'en avais une appréhension si vive que, temps en mon voyage, entrant dans les logis et voyant près du feu un soufflet et des pinces, je m'imaginai aussitôt être chez un Chimique, et une pâleur prompte qui se peignait sur mon visage donnait des marques de ma crainte; néanmoins le chemin me perdit cette panique peur. Nonobstant, mon désir de rencontrer la Pierre croissait d'autant plus en mon âme que je trouvais d'empêchements et, tous les jours, prenait de nouvelles racines. J'avais autant de passion de rencontrer quelque bon Philosophe que de peur de trouver quelque Chimique; mon amour était autant grand pour ceux-là que ma haine pour ceux-ci.

Ma passion était accompagnée d'un espoir raisonnable, puisque la haute providence a coutume de faire suivre les bonaces après les rigueurs des tempêtes. Les sentiments de quelque mal présent sont les plus certains pronostics du bonheur à venir et jamais nous n'avons plus à craindre que pendant qu'il fait calme, ni plus à espérer qu'en voyant la bourrasque.

Ainsi mon malheur d'avoir trouvé des Alchimistes me promettait le bien de rencontrer des Philosophes. Mes espérances ne furent point déçues : le Ciel me fit connaître deux fameux personnages que j'honorerai autant que je vivrai, tous deux sont encore pleins de vie. L'un est un bon vieillard qui demeure dans le premier et plus célèbre monastère du plus noble et saint ordre de l'Église de Dieu, je veux dire l'ordre de saint Benoît. L'autre est un abbé de ce même ordre,



autant renommé par la noblesse de sa race que par la rareté de sa doctrine. J'ai lu un peu de l'Histoire et, certes, j'ai connu que les religieux de ce grand Patriarche avaient été dès leur naissance les premiers inventeurs des plus rares secrets de la nature, et nous n'avons rien de beau et d'admirable qu'ils n'en aient eu les premières connaissances; du moins ils ont connu ce que les autres n'ont jamais pu connaître. Ce n'est pas dès aujourd'hui que Dieu leur a communiqué le secret de la Pierre. Les écrits de plus de douze abbés religieux de ce grand ordre font assez voir que ce secret n'est pas si rare que le vulgaire pense. La France en a eu quelques-uns, l'Espagne et l'Italie plusieurs, mais surtout l'Allemagne, comme les curieux scrutateurs des belles bibliothèques peuvent assez connaître. Aussi m'étonnais-je, lisant dans les Histoires les grands biens et richesses dont nous voyons encore les marques que cet ordre a jadis possédés, mais ayant connu ceci dans mes voyages, j'ai congédié mes admirations. Reprenons le fil de notre histoire. Je ne fus pas seulement honoré de la connaissance de ces deux saints et doctes Philosophes, ains encore de leurs affections auxquelles je réciproquerai autant qu'il me sera possible. C'est ce qui me donnait la liberté de rechercher leur conversation à laquelle j'ai beaucoup profité; et, certes, si jamais le grand Dieu seconde mon vouloir, je n'en serai jamais ingrat. Néanmoins, comme la prudence leur commandait de ne pas tout dire, aussi mon esprit demeurait toujours dans le désir et n'était pas assez illuminé pour pénétrer dans ces ténèbres. Je rêvais nuit et jour, je lisais dans les livres et ne pouvais pourtant sortir de l'ignorance; au lieu de m'assurer dans mes pensées, ils me faisaient douter de ce que je croyais savoir : cela me causait autant d'inquiétudes que de pensées contraires; mon refuge était de voyager et courir plus avant. Le plaisir de voir des pays éloignés, des nations nouvelles, dissipait tant soit peu mes ennuis. Étant bien près d'Alexandrie, je reçus une lettre de quelque mien parent qui m'appelait pour chose d'importance; je combattis assez longtemps avant que me résoudre, enfin je me déterminai d'approcher mon pays, me laissant gouverner à l'amoureuse providence qui nous approche de ce que nous voulons lorsque nous pensons en être tout à fait éloignés; permettez-moi de taire combien j'ai évité et souffert de misères. Les voleurs ne m'ont point épargné sur la terre, non plus que les pirates au milieu de la mer.

Entre Naples et Rome, je fus rencontré par une bande de bandits (ainsi nomment-ils les voleurs) qui, pour avoir ma bourse, voulurent avoir ma vie; mais le courage que j'avais en la fleur de mon âge me donna des forces suffisantes pour me dégager d'eux et gagner le premier bourg



voisin où, après avoir demeuré quelque temps, je m'embarquai sur mer; je voyageai assez heureusement, mais non pas sans incommodité. Étant arrivé à cent ou tant de lieues de ma ville natale, je fus atteint d'une extrême et douloureuse maladie qui me donnait sujet de dire, avec Job, que la main du Seigneur m'avait touché. Je pensais bien pour lors aller faire la Pierre dans un monde nouveau, mais les pensées des hommes sont différentes de celles du grand Dieu que je ne peux assez admirer en sa sage conduite : il n'afflige jamais que pour nous faire bien. C'est une bonne mère qui, ayant fait pleurer son enfant, lui donne aussitôt la mamelle.

Sa bonté ayant permis quelque relâche en mes douleurs cuisantes, je commandai à mon cœur de lui parler de cette sorte: « Seigneur, je sais trop bien que je dois être résigné à vos divins vouloirs et recevoir les maux de votre main comme les plus grands biens, puisque vous-même avez été chargé d'épines en cette vie; je les dois plus aimer que les roses, en vous considérant; la souffrance doit être l'unique objet de mes plaisirs et, puisque je suis coupable, pourquoi n'aimerais-je les peines qui effacent ma faute? Je ne saurais haïr la fontaine qui lave mon visage, bien moins la source qui embellit mon âme. Mais, mon Seigneur, exaucez ma faiblesse, je suis contraint de refuir et craindre ce que j'aime. Le courage et la force me manquent pour souffrir davantage : ou tuez ou guérissez ce corps qui mon esprit à vous faire ces plaintes. »

Messieurs, je dis naïvement toutes mes aventures; si ces vérités ne sont pas ordinaires, ne croyez pas pourtant que je suis un rêveur. Ainsi que j'eus fini ma plainte, j'entendis une voix qui m'assura non seulement de guérison, mais encore que mes désirs seraient tous accomplis pourvu que j'accomplisse deux points qu'elle me déclarait je suis content de vous les dire. Entendant cette voix, je fus un peu surpris et mon cœur obéit tant soit peu à la peur; m'étant toutefois rassuré, je demandai quelles étaient ces deux choses. « La première, dit-elle, est de te dépouiller de toute affection que tu pourrais avoir pour autre chose que pour Dieu, en te donnant entièrement à lui : car Dieu ne se peut pas communiquer à un cœur partagé.

» La seconde est que tu dois éloigner de ton âme ce désir de vengeance que tu couves et fomentes contre celui qui a offensé ton ami; je sais qu'il est le premier et le meilleur de tes amis; je sais aussi qu'on l'a blessé injustement en son honneur, qu'il est homme de bien, et c'est pour cela même que Dieu permet qu'on l'afflige, mais ce n'est pas à toi d'en tirer la vengeance: Dieu se l'est réservée. Tu n'auras pas plutôt accompli ces deux points en ton cœur, que tu seras certain d'obtenir l'effet de tes désirs. »



Jamais je n'ai si bien connu combien de force les passions avaient sur nos esprits, puisque, nonobstant cet avertissement particulier de Dieu, les promesses de tant et si grandes faveurs qui dès longtemps étaient l'objet de mes souhaits, je ne laissai de chanceler beaucoup; surtout je ne pouvais point me résoudre à laisser impuni l'affront que mon ami avait reçu; car j'avais les moyens de le venger, éloigné comme près, voire si ma maladie eût seulement tardé trois jours à m'arrêter dedans un lit, je perdais l'auteur par une lettre; l'intérêt d'un ami est un motif plus puissant que je n'aurais jamais pensé.

Comme je chancelais sans disposer mon cœur à obéir à cette voix, elle me parla derechef pour montrer J'abus où je vivais:

«Quoi me dit-elle, malheureux homme de ce siècle, tu parais répugner à deux points si faciles : quand l'intérêt commande, il n'y a difficulté qui ne change de nom pour s'appeler facilité : le marchand trouve facile ses voyages quand ils apportent du profit. Le seigneur prend plaisir à se porter dessus le pré pour venger son honneur. Cet intérêt fait mépriser les hasards mêmes qui menacent de mort. Comment donc l'intérêt du salut de ton âme ne te rendra facile la volonté d'accomplir ton devoir? Penses-tu posséder le Royaume du Ciel sans te donner absolument à Dieu et quitter la vengeance? Si tu ne veux servir Dieu que d'une aile, au grand jour général il te regardera de la même façon; si tu te veux venger de ton prochain, méprisant les lois de charité, Dieu se vengera très justement de toi, te mesurant de la même mesure. Ne dis donc pas qu'il est trop difficile d'exécuter deux points desquels dépend ou ta mort ou ta vie : si l'intérêt du bien et de l'honneur facilite les choses difficiles, l'intérêt de ton âme, plus grand que tous les autres, te rendra plus facile ce qui l'est déjà de sa nature, et puis, quand l'intérêt n'y serait pas, la raison et l'honneur le commandent.

Pour le premier, de te donner absolument à Dieu et le servir avec un cœur fervent, quoi de plus raisonnable? La raison n'ordonne-t-elle pas de rendre chaque chose à celui à qui elle appartient? Les plus barbares nations observent cette loi. Or ne sais-tu pas que tu es tout à Dieu? La créature est toute en la possession de celui qui l'a faite: ainsi, en servant Dieu de tout ton cœur, tu ne fais autre chose que suivre la raison. Quelle peine te peux-tu donc imaginer? N'es-tu pas homme? Tu es donc raisonnable et ta propre nature est d'agir conformément à la raison. Or a-t-on jamais vu qu'un être pâtisse et souffre de la peine en produisant les actions que sa nature exige? Tant s'en faut, c'est le plaisir de chaque chose ainsi que sa perfection, d'opérer de la sorte; il est donc agréable, non seulement facile, de te donner à Dieu, étant une action conforme à la raison, par conséquent de le servir avec cœur et ferveur.



Pour le second qui t'ordonne de quitter la vengeance, la réservant à Dieu, il est aussi très raisonnable. Un parlement ne juge pas hors son ressort : la raison et les lois le défendent. Tous les hommes sont du ressort du Ciel, c'est à Dieu d'en connaître les causes; ne sois pas si hardi d'empiéter sur ses droits.

S'il est permis à chacun de se venger du tort qu'on a reçu, à quoi servent les parlements, les magistrats et juges dans le monde? Quand il serait permis, voudrais-tu t'abaisser à le punir toi-même, voudrais-tu l'office d'un bourreau, d'ordonner le châtiment aux criminels; c'est la justice qui le fait, mais de l'exécuter, c'est affaire aux bourreaux; que la folie de l'homme est grande! Il embrasse l'infamie pour obéir à une passion. Cet ennemi commun t'a offensé offensant ton ami; je sais qu'il est coupable, Dieu lui réserve un châtiment plus grand que ceux que tu pourrais lui ressentir; il ne veut pas que tu sois le bourreau, il est plus soigneux de ton honneur et de ta gloire; et puis c'est assez dire : Dieu le défend-il pas? Moucheron que tu es, serais-tu raisonnable de t'opposer aux vœux de ton Roi? Ne fais donc pas difficulté de suivre mon conseil duquel dépend tout ton bonheur; saint Étienne pardonna à tous ses ennemis, et priant Dieu pour eux, pardonne à saint- Étienne (plusieurs m'entendent bien). Dieu te fait une grâce dont le mépris serait dangereux, penses-y à loisir, il ne m'est pas permis de dire davantage. »

J'entendais la voix distinctement et ne voyais personne; elle me semblait pourtant être la voix de ma mère défunte qui véritablement avait vécu comme une sainte et était morte de la même façon.

Comme elle fut évanouie, je sentis mon cœur plus frappé que l'oreille et mes yeux en voulurent porter le témoignage. C'est un motif très-puissant pour amollir un cœur, quand il serait plus dur que le Caucase, que l'assurance d'un amour spécial.

« Que Dieu me fasse des faveurs toutes particulières, disais-je au secret de mon âme, qu'il se serve de voie extraordinaire pour me faire du bien, qu'il me contraigne par la douceur de ses amours à éviter le mal et suivre la vertu, qu'il me recherche par ses grâces insignes, moi qui tiens rang parmi les grands pécheurs, qui n'ai rien plus que les autres hommes, sinon des crimes et péchés, des inclinations plus vicieuses et de plus noires ingratitude, sont-ce pas des abîmes d'amour? Fonds-toi, mon âme, fonds-toi tout en amour pour un Dieu tellement amoureux.

» Confonds-toi en sa bonté immense qui a puni tes crimes par les caresses d'une mère, qui t'a suivi lorsque tu le fuyais et donné mille baisers d'amour quand tu pensais le moins à lui; peux-tu souffrir de pareilles tendresses sans mourir de désirs d'être reconnaissant? Pourrais-tu biaiser désormais dans le chemin de ses



commandements? Pourrais-tu aimer autre que lui? Non, non, Seigneur, vous serez à jamais le digne objet de mes affections; si vous avez aimé un criminel obstiné dans son mal, dans ses rancunes et vengeances, vous aimerez un pécheur repentant; si vous avez couru après une âme qui s'éloignait de vous, vous ^{fait} l'embrasserez si elle s'en approche; si vous m'avez, étant votre ennemi, favorisé de la visite d'une mère, étant à présent votre ami vous me viendrez vous-même consoler; si vous avez désiré le retour du Prodiges quand il paissait avec les pourceaux, vous lui ferez un bon accueil quand il voudra sortir de son borbier; si vous m'avez avertir, quand je ne voulais pas, de me donner à vous, agréez les offres que mon cœur vous en fait; si vous m'avez fait dire de quitter ces désirs de vengeance qui me dévoraient l'âme, vous vous réjouirez de mon obéissance; je pardonne de tout mon cœur à tous mes ennemis; permettez-moi pourtant de m'excepter moi-même et être l'objet seul de toutes mes vengeances; j'ai été mon plus grand ennemi, souffrez que je m'en venge; vos justices vous ordonnent de vous venger de moi, ainsi que vos miséricordes vous en détournent. Obligez-moi, Seigneur, de m'en laisser le soin afin que je me venge quand vous vous vengerez. » Comme j'étais dans ces doux et cruels entretiens, le médecin qui me traitait entrant: dedans la chambre interrompit les sentiments de ses douces rigueurs, il connut en mon pouls de l'altération qu'il attribua à la douleur qui affligeait mon corps et non à la divine plaie que le grand Dieu d'amour avait en mon âme.

Depuis cet instant autant heureux que remarquable, je souffrais mes douleurs, que je disais auparavant insupportables, avec assez de patience; je n'avais plus de désirs de guérir sinon pour achever plus efficacement ces beaux commencements du Ciel. Ma maladie était un coup de verge, Dieu le voulut pour contenter la justice, qui eût été jalouse de sa miséricorde en voyant de si puissants effets. C'est pourquoi, aussitôt que je cessai de choquer la justice en abhorrant et quittant mes vengeances, à même temps Dieu arrêta la main qui me donnait le coup. La fièvre me quitta, mon visage reprit sa première couleur et, en fort peu de temps, je me vis hors du lit.

L'on dit que quand nous avons obtenu une partie de nos demandes, nous commençons à mépriser nos bienfaiteurs; ce malheur ne m'est pas arrivé; si ma santé augmentait tous les jours, aussi croissait pareillement en moi le dégoût de ce monde. La compagnie des hommes me semblait un martyre, les divertissements m'étaient insupportables, et tous les objets de mes premiers plaisirs excitaient mon indignation.

Ce me fut un motif d'accepter la maison qu'un mien ami m'avait offerte, espérant en icelle l'éloignement du tracas séculier, et, comme



il était autant savant que vertueux, j'espérais profiter par son exemple et bons enseignements.

Nos entretiens étaient louables et souvent nous prenions plaisir à nous moquer des hommes, considérant leurs occupations et connaissant que leur but n'était que le néant; que les rois mêmes, lesquels tiennent parmi les humains le rang le plus considérable, n'avaient pour leurs plus sérieux et louables exercices qu'à prendre quelque ville, abattre des murailles, en un mot s'occuper après l'ouvrage des maçons. O le bel exercice pour l'être le plus noble de détruire ce qu'un maçon a fait et de se rendre maître d'un tas de pierres que le mortier a conjointes par ensemble! Plusieurs pareils discours nourrissaient très-agréablement le dégoût que j'avais des choses d'ici-bas; même ce grand désir que j'avais ~~nour-~~ toujours eu de faire la Pierre Philosophale commençait à s'éteindre et je n'en parlais plus qu'avec indifférence : un cœur qui cherche Dieu méprise tout le reste. Ce mien ami possédait le secret selon mon sentiment; je lui en avais donné les premières ouvertures; je lui avais prêté mes livres par le moyen desquels, et favorisé de la grâce du Ciel, il acquit cette abstruse Science; comme j'y avais contribué autant que j'avais pu, il m'avait fait promesse de me le déceler, mais un plus sain désir avait tellement étouffé celui-ci, que je le dégageai avec franche volonté de toutes ses promesses, l'assurant qu'il me ferait plaisir de me celer sa connaissance; si Dieu le trouvait bon, qu'il me la donnerait, que c'était à lui seul que j'en voulais avoir les obligations.

Néanmoins, par forme de divertissement il m'en parlait souvent, me déclarant qu'il me disait de grands secrets; me confiant à son affection, je le croyais comme un oracle et l'aurais toujours cru sans ce que je vais dire.

Une nuit, dormant seul dans ma chambre, la même voix dont je vous ai parlé m'éveilla en sursaut et me dit les paroles suivantes :

« Mon fils, garde-toi bien de croire à ton ami, il a moins de désir de le communiquer que tu n'as eu crainte de l'apprendre; en ce point ne te fie pas en lui et attends de Dieu seul ce que ni lui ni autre ne te pourrait ni ne voudrait donner : ressouviens-toi de mes promesses, tu as suivi mes bons conseils, Dieu favorisera bientôt tous tes desseins; maintiens-toi seulement en sa grâce et ne mets plus ta confiance aux hommes. »

Pour dire vrai, ce discours me causa moins de joie que d'admiration et m'agita de diverses pensées qu'il n'est besoin de déclarer; je vous dirai seulement que tout ceci me fit connaître plus efficacement les obligations que j'avais à cette voix divine et admirer l'adorable providence du Ciel et me détacher de toute créature.



Étant détaché de la sorte, tout mon plaisir était de parler à mon Dieu; mon entendement ne voulait voir que lui, ma volonté n'aimait que lui, ma mémoire était tout occupée au souvenir de ses bienfaits; vous pouvez bien penser que le Démon, notre ennemi mortel, déploya ses et fit jouer tous ses ressorts pour me ravir la jouissance d'une si douce vie.

Mais que peut-il faire à une âme qui ne veut pas être vaincue? Mes vieilles habitudes aboyaient comme chiens affamés, mes inclinations penchants dans une liberté m'importunaient sans cesse, les objets du passé battaient mes yeux de leur présence et, tous ensemble, me procuraient un précipice; mais la grâce qui opérait en moi méprisait leurs effets.

Dieu me voyant en cet état me jugea disposé à faire le Grand Œuvre; c'est pourquoi tout à coup il réveilla tous mes premiers désirs et je me sentis poussé plus que devant à feuilleter les Philosophes. Dans le commencement je n'approuvais pas ce retour, je craignais qu'il me ravît ma joie et mon repos; pour ce, je fis plusieurs prières, dire plusieurs messes afin que la bonté suprême m'ôta cette pensée, ennemie de ma tranquillité. Tant plus que je priais, tant plus augmentaient mes désirs, ce qui me fit connaître que le Ciel les avait allumés et qu'il voulait exécuter ce que la voix m'avait promis; vous le verrez dans le livre suivant.



ARGUMENT DU QUATRIÈME LIVRE

Ce quatrième Livre déclare que le Philosophe s'étant retiré dans un lieu à l'écart pour lire quelque Philosophe, la Philosophie lui apparut et lui fit trois discours auxquels tout le secret de la Pierre Philosophale est enseigné

LIVRE QUATRIÈME

des aventures du Philosophe Inconnu

Un samedi matin, m'étant chargé de Raymond Lulle, je m'en allai tout seul dans un bocage éloigné du logis de quelque quart de lieue, à dessein d'étudier jusques à l'heure du dîner; le lieu était propre et nullement sujet à interruption : il est dans un bois désert et de haute futaie, il un ombrage agréable, car la nature même l'a façonné comme un berceau. J'entrai dedans et m'assis au pied d'un grenadier sauvage et commençai de lire, à la faveur d'un si beau lieu, mon Philosophe sans pareil : je le trouvai si fort obscur dans sa clarté et si adroit dans sa naïveté que je lus près d'une heure sans avancer d'un pas. Ruminant mes lectures, je vis entrer dans mon bocage une Dame pleine de majesté, dont les yeux étaient beaucoup plus vifs et la plus belle que celle des femmes ordinaires; elle avait le teint frais, le vermillon dessus les joues, les lèvres empourprées; la blancheur de ses dents faisait honte à l'ivoire, son port était si grave qu'elle semblait plutôt une déesse qu'une dame du siècle. Cet objet ravissant me paraissait si agréable et son abord si imprévu que mon âme, en premiers mouvements, entra dans le soupçon, appréhendant que ce ne fût un piège de l'enfer pour tenter ma vertu ou, plutôt, pour vaincre ma faiblesse. Elle savait que les beautés sont tellement funestes qu'elles ne brillent que pour nous enflammer; néanmoins je reconnus sur son visage autant de modestie qu'il avait de douceur, autant de pudeur que d'attraits, et sa gravité égalait tous ses charmes.

Ces belles qualités qui jamais ne s'accordent avec une impudique me firent déposer mes soupçons et me permirent de la considérer sans peur et admirer tout à loisir : sa robe était à fond d'argent rehaussé de fleurs d'or infiniment plus belles que celles des parterres. Sa tête était couverte de mille pierreries qui faisaient disparaître sans incommodité l'ombre de mon bocage, et le crêpe qui lui flottait sur les épaules



n'empêchait point cette merveille, ne pouvant rabattre un tel éclat. En sa main droite elle portait un livre et en sa gauche une fiole pleine d'une liqueur qui récréait également l'odorat et la vue. Tous ces miracles faisaient de mon désert un petit paradis et, pendant que l'admiration me tenait attaché à les considérer, elle me toucha sur le front doucement du livret et me dit:

« Je vois bien, mon cher fils, que ton esprit est en contention; te peux-je aider en quelque chose?

- Madame, lui dis-je, je suis indigne de vos grâces, mais je serais encore plus incivil d'en décevoir (recevoir) les offres.

- Dis-moi donc en quoi tu veux que je t'assiste.

- Madame, n'ayant pas le bonheur de savoir qui vous êtes, je ne peux pas connaître où va votre pouvoir pour former ma demande conforme. C'est pourquoi la première faveur que je désire de votre courtoisie est de me dire votre nom.

- Quoi, repartit la Sagesse, tu ne me connais pas, toi qui te vantes être un de mes disciples?

- Ah! Madame, êtes-vous la Sagesse?

- Ne - Le vois-tu pas encore? Toutes les parties qui composent et qui ornent ce corps en sont-ce pas des marques?

- Pardonnez-moi mon ignorance; je n'avais pas pensé vous trouver au désert, mais seulement dans les académies.

- Une mère partout recherche son enfant pour lui prêter la main en dangereux passages. »

Alors je me jetai à terre pour adorer cette déesse à laquelle j'avais consacré les plus beaux de mes jours; là je fus quelque temps sans pouvoir dire mot; les doux transports que je sentais m'ôtaient l'usage de la langue. Comme la joie m'eut permis de parler, je lui fis ce discours :

Ma Maîtresse adorable, j'étais déjà persuadé que vous ne pensiez plus à votre infortuné disciple; les années que vous m'avez laissé sans consolation m'avaient donné cette croyance. Ma bonne mère, je croyais que vos enfants avaient le droit d'entrer dedans vos cabinets pour goûter des doux fruits que vous tenez cachés de peur que les méchants et ignorants ne les dérobent. Je me suis présenté à la porte, je ne sais pas si vous y étiez, mais personne ne m'a voulu; je jugeai à propos d'aller chercher les clefs, m'imaginant que vous les aviez confiées à quelqu'un de vos plus chers enfants. J'ai fait à ce dessein mille et mille voyages, j'ai parlé à tous ceux de votre connaissance pour avoir cette grâce.

» Premièrement, je m'adressai à une vieille qui était estimée pour grande Philosophe; elle disait avoir ces clefs, être entrée souventes dans votre riche cabinet, voire savouré la douceur de vos fruits; elle



m'a longtemps entretenu de mille et mille agréables promesses, mais je crois que c'est une trompeuse, vu que les plus grands prometteurs sont ordinairement des insignes trompeurs. Après je me trouvai à l'assemblée de douze qui se disaient tous vos disciples et assuraient avoir ces clefs; mais je connus qu'étant tous de divers sentiments, ils étaient tous menteurs; s'ils ne pouvaient s'accorder en pensées, ils s'accordaient tous à mentir. Je vis, après, un bon vieillard qui a sans doute bonne part à vos grâces; du moins il s'estimait très assuré d'avoir l'entrée dans vos cachots les plus retirés; il m'a donné une clef verte, non pas de fer, d'un certain métal plus ancien que le père Saturne : je crois qu'elle ouvre quelques-unes de vos chambres. Depuis, j'en vis encore un autre qui m'en donna une pareille.

» De tout cela je ne suis point certain; je suis venu dans ce bocage accompagné de votre grand mignon, pensant trouver le lieu où vous cachez ces clefs. Mais toutes mes lectures ne me font point plus sage, si bien que votre cher enfant ne peut jouir du privilège de ses frères. Madame, suis-je pas légitime? Si je ne le suis pas, pourquoi m'en donnez-vous le nom ? Peut-être je vous ai offensée et de là vous aurez pris sujet de me déshériter; mais je ne peux comprendre comme j'aurais mécontenté une mère et maîtresse à laquelle j'ai voué mes plus tendres amours; c'est donc sans doute le malheur qui m'a sevré un si long temps de vos caresses amoureuses. Je ne suis pas jaloux du bonheur de mes frères, mais seulement triste de mon destin; je les vois collés à vos mamelles, se promener et égayer par tous les coins de vos palais, et moi je n'en ai eu que le regard.

» Ma chère maîtresse, ma mère tout aimable, comment avez-vous eu assez de cœur et de courage de voir toutes mes infortunes sans me porter compassion? Ne voyez-vous pas les peines qu'il me fallait souffrir pour conserver l'affection d'une vieille carcasse, les souplesses auxquelles je forçais mon esprit? Saviez-vous pas qu'en vous cherchant j'ai presque été calciné par les douze chimistes ? Que les voleurs ont épandu mon sang? La mer m'a menacé mille fois de la mort. Les Turcs m'ont talonné de près. Mes amis m'ont trahi. La maladie a tourmenté mon corps; l'argent s'est écoulé de ma bourse; le Diable même m'a attaqué visiblement : vous le voyiez et vous ne sonniez mot; la plus irritée mère attendrait son enfant, le voyant approcher; vous ne l'avez pas fait; mes approches vous ont reculer, mes recherches vous ont fait tenir plus retirée et plus cachée et toutes mes souffrances n'ont point amolli votre cœur : souvent l'étonnement frappait vivement mon esprit de vous voir si cruelle ; nonobstant, l'amour que je vous dois ne perdait pas une étincelle de ses flammes; j'avais bien la pensée de me venger de vous en vous



abandonnant comme vous me laissiez, mais mon amour plus fort étouffait ces désirs aussitôt qu'ils naissaient; je suis extrêmement joyeux d'avoir été patient de la sorte, aujourd'hui j'aurai plus de moyen de me venger à l'avantage, je vous ferai payer les intérêts des biens dont vous m'avez privés. Je vous tiens à présent, je ne vous lâcherai jamais que vous ne m'ayez donné du lait de vos mamelles. » Je me voulus lever pour me coller au milieu de son sein, mais la prompte réponse qu'elle me fit en souriant me retarda pour l'écouter. « Tu croyais donc, mon cher enfant, que je t'avais mis en oubli, attribuant au déplaisir ce que tu devais rapporter à l'amour; sais-tu pas que le bien longuement désiré est suivi d'une plus douce jouissance? Et qu'autant de traverses qu'on a souffertes en sa recherche sont autant de douceurs en sa possession? Voire il est impossible de ressentir les doux attrait d'un bien si l'on n'a pas souffert les rigueurs de sa privation. Les plus signalés bonheurs de cette vie ne seraient pas prisés si l'on n'avait jamais éprouvé leur absence. Ferais-tu grand état d'un printemps agréable s'il paraissait toujours sans que l'hiver ne l'eût jamais précédé? Aimerais-tu ce beau Soleil ainsi qu'il est aimable, si la nuit ne le cachait tous les jours à tes yeux? C'est un malheur inséparable à cette vie et attaché à la condition des hommes que les bonheurs dépendent des malheurs pour les faire goûter; la seule lassitude fait goûter le repos, la maladie enchérit sur le prix qu'on a fait de la santé. Si donc je t'ai laissé chercher assez longtemps ce que je pouvais te donner aussitôt, si je t'ai laissé tromper par une vieille, si j'ai toléré ta simplicité d'être déçu par une femme de plus de six vingt ans, si j'ai ri du péril où tu étais parmi les Alchimistes, et, te voyant aux portes de la mort et sur terre et sur mer, si je me suis réjouie par excès des cruelles douleurs qui affligeaient ton corps pendant ta maladie, si toutes tes traverses m'ont causé du plaisir, remercie mon amour et n'accuse pas mon indignation. Je considérais toutes tes peines présentes comme autant d'allégresses futures; je t'aimais voir dans les neiges et glaçons de l'hiver, prévoyant que le printemps te serait plus plaisant; je me réjouissais te sachant parmi l'obscurité, connaissant que tu verrais ce jour avec plus de joie. Reconnais donc le tort que tu me fais de te plaindre de moi; si j'ai en ton endroit, c'est par l'excès de mon amour, je suis ici pour le témoigner. »

Lors elle sortit de son sein tout d'albâtre une de ses mamelles, me présenta le chicheron pour en sucer le lait. Je m'y collai avec plus d'ardeur qu'un altéré au sein de sa nourrice; ainsi que j'en eus goûté cinq ou six gouttelettes, mon esprit reprit nouvelles forces, mon âme eut les yeux dessillés, la cataracte qui m'avait empêché de voir dans les secrets de la nature se dissipa soudain et, à même temps, la



honte parut sur mon visage d'avoir été si longtemps aveuglé et arrêté dans un si beau chemin. Je ne voulus pourtant me confier à ces premiers sentiments de mon âme; je me mis en devoir d'en prendre toutes les assurances qui se pourraient donner, c'est pourquoi, sentant encore la douceur dans la bouche, je commençai cette prière :

« Sainte Maîtresse des plus sages, l'inclination que j'ai de sortir de mes inquiétudes et le désir que vous témoignez avoir pour mon secours, me forcent à vous demander humblement la faveur de m'instruire plutôt par vos charmants discours que récréer de la douceur de vos mamelles.

- Mon fils, repartit-elle, mes mamelles sont des fontaines de science, à même temps que l'on en goûte, à même temps l'on devient sage; présentement, l'as-tu pas éprouvé? Ne connais-tu pas les erreurs où l'on t'avait logé? Comme la vieille t'a déçu? Comme tous tes voyages, les conférences que tu as eues avec mes enfants ne t'ont donné que la matière de notre grand secret; ne crois donc pas que mes mamelles soient seulement pour récréer de la faveur d'un lait délicieux. Elles sont pour instruire et tirer les esprits de l'erreur.

Maîtresse incomparable, vos paroles sont la vérité même; dès la première goutte que j'ai sucée de votre lait, les ténèbres ont été dissipées dans mon entendement; mais de grâce, ne refusez pas vos discours à celui auquel vous avez bien daigné de découvrir votre sein. J'espère avoir de vos paroles un plaisir sans égal, comme la douceur que j'ai connue en votre lait ne peut souffrir de parallèle; accordez-moi, ma princesse adorable, cette juste demande.

- Puisque je t'ai promis de te donner contentement, je ne veux ni ne peux t'éconduire. Assoyons-nous sur ce gazon; je te ferai trois discours qui comprendront tout ce qui se peut dire ou penser de notre riche Pierre; je parlerai très clairement, mais aussi je te commande le silence.

» Mon premier discours t'entretiendra de sa nature, de ses effets et excellences; c'est par là que je dois commencer, car de parler de quelque chose sans savoir ce qu'elle est, c'est imiter les insensés et les aveugles qui parlent des couleurs; ensuite il te fera connaître sa possibilité, voire qu'elle est très facile et non imaginaire comme ont pensé les ignorants.

» Mon second discours te parlera de sa matière.

» Mon troisième t'enseignera la façon de la régir et gouverner pour la conduire à la perfection où peut aller notre nature minérale. Après cela, ne seras-tu pas content? Dis-moi si tu désires davantage?

- Ma chère Princesse, après de si belles promesses, je ne peux plus rien désirer sinon de vous voir vite commencer vos discours.



- Ton impatience m'agrée; aussi mon dessein n'est pas de différer l'effet de mes promesses, rends-toi seulement attentif. »

**PREMIER DISCOURS DE LA PHILOSOPHIE AU
PHILOSOPHE INCONNU QUI DÉCLARE LA NATURE DE LA
PIERRE, SES EFFETS, SES EXCELLENCES, AVEC SA
POSSIBILITÉ ET FACILITÉ**

« Mon fils, plusieurs cherchent la Pierre et ne savent que c'est. Les définitions que je sais qu'on en donne me fournissent un sujet de ris et de compassion. Ce n'est définir qu'expliquer les effets d'une chose; il faut déclarer la nature qui produit ces effets; pour ne te pas laisser dans cette erreur commune, je te veux déclarer en quoi consiste son essence.

La Pierre Philosophale est une substance du genre minéral, la plus parfaite qui puisse être, ayant en soi une mixtion d'éléments très-parfaits.

Qu'elle soit une substance du genre minéral, c'est le genre de sa définition. Tous les métaux et minéraux sont substances dans ce premier étage de nature. Mais qu'elle soit substance parfaite autant qu'il est possible, c'est sa vraie différence. Tous les métaux et minéraux ressentent leurs imperfections à raison de leur impureté et indigestion, comme aussi pour défaut de teinture et de fixation, du moins surabondante à cause du Soleil, lequel est fixe, pur et parfaitement teint entre tous les métaux; mais il n'a que pour soi et n'a rien pour les autres, de sorte qu'il n'a pas toute la perfection possible au genre minéral, puisque dans icelui, ainsi que tu verras en mes suivants discours, l'on peut trouver une substance dont la perfection soit telle qu'elle pourra communiquer fixation, teinture et pureté aux autres; ce que l'Or ne peut pas n'en ayant que pour soi, n'ayant pas aussi la subtilité nécessaire pour les communiquer quand bien il les aurait, entrant et pénétrant les corps.

Tu vois par là que notre Pierre est définie parfaitement, puisque ce concept convient à elle seule et la distingue de toutes les autres substances comprises au même genre.

De sa nature collige ses effets, à savoir qu'elle a pouvoir de perfectionner les métaux imparfaits et de guérir les corps malades.

D'autant qu'étant une substance du genre minéral qui a une très parfaite mixtion d'éléments, elle a sans doute la vertu de conduire à la perfection les métaux qui ne sont imparfaits qu'à raison de leurs



impuretés et indigestions provenant d'une mixtion imparfaite des qualités premières élémentaires; pareillement de rendre la santé aux vivants qui sont infirmes seulement à cause de l'intempérie de leur complexion.

La Pierre est donc, de sa nature, une puissante médecine, et aux métaux, et aux vivants. C'est ce qui montre évidemment son excellence parmi les choses d'ici-bas, car si la fin plus noble est une marque d'excellence, la Pierre ayant la fin la plus parfaite entre les choses purement naturelles, elle est aussi la plus considérable. L'homme est le prince de ce monde, et je suppose que tout être créé est occupé à le servir et selon sa portée contribue à lui faire du bien, le regardant comme sa fin. Cela étant ainsi, le plus grand bien de l'homme est la plus noble fin des créatures d'ici-bas; or est-il que le plus grand bonheur duquel il est capable, le considérant sans rapport à la grâce, est la santé avec les richesses. De ces deux, comme de deux fontaines, dérivent tous les biens qu'il pourrait désirer. Les richesses lui donnent les moyens de contenter tous ses souhaits; avec icelles il peut acheter les dignités et les honneurs pour rendre son esprit satisfait; il peut avoir toutes les mignardises dont les sens se récréent pour assouvir leur appétit, et la santé lui fait goûter tous ces plaisirs dans l'étendue de leur pouvoir. Par conséquent, la Pierre qui donne à l'homme et l'un et l'autre a la plus noble fin; juge de là son excellence et sa perfection.

Peut-être que ces rares merveilles que je lui attribue avec vérité sont cause que plusieurs révoquent en doute sa possibilité et l'estiment comme une vraie chimère; mais, certes, le bandeau de l'ignorance qui leur couvre les yeux produit en eux ce malheureux effet, ou plutôt la superbe qui leur défend de croire ce qu'ils ne peuvent concevoir; elle est non seulement possible, mais très-facile à faire par une main industrieuse. Il est vrai qu'étant par art et par nature, puisqu'elle se compose par la vertu de la nature, aidée de l'industrie du Philosophe, elle n'est pas possible si l'un et l'autre n'y concourent. Un seul est impuissant, tous deux ensemble peuvent tout. Sans l'Art, la nature est trop faible; elle a son terme au genre minéral, quand elle a produit le Soleil, elle ne peut passer plus outre à cause de la crudité de l'air qui empêche la chaleur suffisante de digérer cet Or parfaitement; de sorte que le Soleil étant le terme de la mère nature au genre minéral où notre Pierre tient le plus noble rang, la composition est impossible à la seule nature.

Elle n'est pas pareillement possible par le seul artifice, vu que non seulement en ce sujet, mais en quoi que ce soit, l'homme ne peut rien s'il n'est aidé de la nature, voire que son pouvoir ne s'étend pas plus loin qu'à aider la nature. Tu ne pourrais revêtir tes campagnes de mille raretés, si la nature ne t'avait pas fourni une



semence propre et si cette semence, conduite par tes mains, n'agissait avec toi : ce que tu peux est d'aider la semence, la mettre en bonne terre, lui fournir la chaleur pour exciter la sienne. Ainsi l'Art seul est impuissant aussi bien que la nature seule de faire notre Pierre, mais tous deux conjointement ensemble la composent aisément. L'expérience fait voir ceci à chaque jour. Si tu ne cultives tes jardins et tes terres, tu n'as rien de parfait et, en les cultivant, tu as une partie à tes souhaits. La nature te fournit la matière et tu fournis les mains à la nature. De même en notre Pierre, la nature te donne ce qu'il faut et tu lui dois donner ce qui lui manque; elle te donne ce que tu ne peux faire, il faut pareillement que l'industrie lui donne ce qui surpasse son pouvoir; elle fournit la vertu minérale, il faut que l'industrie l'augmente, ainsi qu'en tes jardins elle te donne la vertu végétale et laisse à l'industrie du jardinier le pouvoir et moyen de l'accroître, lui fournissant ce qui lui manque. T'ayant donné la manière qu'il faut, c'est à l'Art de parfaire le reste, d'accroître la vertu minérale, de mettre la matière dans un lieu convenable, de lui donner quelque chaleur externe pour exciter et appeler tout doucement l'interne et, par cette douce action, la rendre plus puissante: en un mot, l'Art doit faire que la nature minérale pousse sa substance dans son genre autant qu'il est possible, en sorte qu'elle soit suffisante pour soi, pour les autres, voire très abondamment; de cette sorte, la nature aidée parfera notre Pierre.

» Or que cela se puisse, la raison le montre évidemment. Si dans le genre minéral il y a une semence par laquelle il est produit et multiplié dans les entrailles de la terre, pourquoi le Philosophe n'en pourra faire autant, la connaissant par sa science, la logeant dans un lieu convenable et la gouvernant sagement? Le laboureur fait bien venir le blé, le jardinier ses herbes et ses fruits, connaissant la semence; un Philosophe a bien autant d'adresse au genre minéral, qu'un simple jardinier a dans le végétal.

» De plus, le Maître jardinier ayant la semence de l'herbe en fait non seulement une herbe, mais une herbe qui produit une autre herbe, étant poussée à sa perfection; pourquoi le Philosophe ne pourra pas conduire la semence du genre métallique dans un degré auquel elle pourra produire non seulement une herbe, je veux dire un métal, mais un métal qui aura le pouvoir d'en produire un semblable et multiplier jusques à l'infini?

» Certes, si ès métaux il y a de la semence, il faudrait être pour assurer qu'ils ne peuvent pas être multipliés par le moyen d'icelle.

» De dire qu'il n'y a point de semence, il ne se peut sans ignorance. Te pourrais-tu persuader que l'Or, le plus parfait entre les corps, soit produit sans semence, puisqu'il est multiplié dans ses minières et que



la multiplication de toutes les espèces se fait seulement par le moyen de la semence? Ne sais-tu pas que si l'Or était engendré sans semence il serait imparfait? Tout ce qui croît et qui vient sans semence est-il pas imparfait? Mais s'il est vrai que l'Or, le plus parfait composé de ce monde, ne peut être imparfait, il est donc produit par la semence. Rien de parfait ne se fait ici-bas sans la puissance séminale. Il y a trois règnes en la nature inférieure, le minéral, le végétal, l'animal. Tous dérivent et croissent d'une même façon, je veux dire par la vertu de la semence.

» Depuis que le grand Dieu a créé la première matière dont il a fait les éléments, rien n'est produit sans la semence; on le connaît évidemment, tant au genre animal que dans le végétal: les fruits que vos jardins produisent, les chiens et les chevaux que vous voyez engendrer tous les jours empêchent un chacun d'en douter. Aussi croit-on assurément qu'ils peuvent être multipliés chacun dans son espèce. Tu vois la semence du végétal à l'œil, ton imagination te fait connaître l'animale; il n'y a que la minérale qui demeure inconnue. Les Sages seulement et les vrais Philosophes ont le crédit de la connaître, d'autant que la nature l'a cachée au profond de la terre, la rendant invisible par l'ordonnance du grand Dieu qui gouverne sagement toutes choses. » Étant de la sorte inconnue, de là vient qu'on en fait pas ce que l'on fait ès autres règnes; ce n'est pas qu'il soit plus difficile: si on la connaissait, l'on ferait aisément au règne minéral ce que l'on fait au végétal. Le jardinier ente dessus un tronc quel fruit que bon lui semble, et le Philosophe, connaissant la semence du genre métallique, entera, s'il veut, l'Or sur un corps imparfait. Et d'un tronc sauvage le jardinier fera un beau pommier : aussi le Philosophe, d'un métal de vil prix, fera s'il veut un Or très-précieux. Le laboureur

bien venir le grain parce qu'il sait la semence du grain; aussi le Philosophe autant d'Or qu'il voudra, connaissant la semence de l'Or, faisant un Or avec icelle parfaitement digeste qui aura le pouvoir de changer tout métal en bon Or, digérant par sa digestion leurs parties indigestes, ainsi qu'un vin fort et puissant par sa chaleur changera l'eau en vin conformément à sa force et puissance: mets une goutte d'eau dans un verre de vin, cette eau en un instant se changera en vin; que si vous pouviez conduire ce vin à une force plus grande, il changera de l'eau une plus grande quantité.

» De même, en conduisant la substance minérale dans le degré suprême de digestion et de perfection, elle pourra changer les corps imparfaits et indigestes à la perfection, voire jusqu'à l'infini, si tu as pu subtiliser cette vertu dans sa perfection, en sorte qu'une goutte convertirait un océan de métaux imparfaits, comme tu vois en la présure une goutte de lait caillé convertirait un océan de lait en vraie



présure, et jusqu'à l'infini. Si tu as peine de concevoir ceci, considère que dans ton estomac, si tu l'as cacochyme, se pourra convertir en pourriture autant d'aliments que tu pourrais manger, parce que la vertu pourrissante (s'il faut ainsi parler) est fortement multipliée dedans cette partie. Au contraire, si la vertu digérant est multipliée abondamment, il convertira les aliments plus crus en très-bonne substance, comme l'on voit en certains animaux qui digèrent aussitôt quantité d'aliments et des plus indigestes; de même la vertu de la Pierre est tellement multipliée par la conduite d'un sage Philosophe que, digérant les corps et métaux imparfaits, elle en fait un fin Or.

» Premièrement, elle produit une même substance qui a le pouvoir de convertir selon que sa vertu est forte, et puis elle produit de l'Or. Prends l'exemple d'un arbre. La semence jetée dedans la terre produit quelque pommier qui rapporte des pommes. Cette pomme fournit encore de la semence pour produire un même arbre, jusqu'à ce que cette semence, étant débilitée en sa vertu à défaut de chaleur, ne produira plus que des troncs stériles et sans fruits. Ainsi la Pierre en son commencement jetée sur du métal en fera une Pierre qui aura le pouvoir de faire une autre Pierre, jusqu'à ce que la dernière produite n'aura plus la vertu que pour produire le Soleil, qui est comme l'arbre sans fruits ou l'herbe sans semence.

» Puis donc que tu vois tous les jours des effets tout semblables à ceux de notre Pierre, croyant les uns, ne doute pas des autres ; que les effets miraculeux que je lui attribue ne te fassent pas dénier au genre minéral ce qui est accordé au végétal et animal. Connais qu'il y a de la semence, et de là juge que la Pierre est possible. Connais encore que la semence a le même pouvoir au genre minéral qu'en autres deux supérieurs, et de là tu pourras colliger comme elle peut multiplier; et ne t'arrête point au sentiment de ces grossiers et ignorants qui blâment le dessein de ceux qui recherchent la Pierre : c'est parce qu'ils n'y peuvent atteindre, sa connaissance est au-delà de leur capacité. L'homme a coutume de blâmer ce qu'il ne peut comprendre; il ressemble au renard de la fable qui blâmait les raisins qu'il ne pouvait avoir. Comme cette science n'est donnée qu'aux saints et sages Philosophes dont le nombre est petit, de là vient que la plupart la blâment. Les ignorants n'aiment pas les sciences, les esprits grossiers s'éloignent des écoles: ainsi le monde blâme notre secret parce qu'il est tout rempli d'insensés; il l'estime impossible, parce qu'il aime l'ignorance.

» Je dis bien davantage : il est extrêmement facile, du moins il n'est si difficile à trouver et à Faire que plusieurs arts que le commun professe. Si les hommes n'avaient l'usage de vos verres, qui les croirait possibles ? Si la façon de faire le papier n'était encore connue, les hommes



l'estimeraient douteuse. Il est ainsi de notre Pierre: elle n'est pas commune et partant est jugée impossible ou du moins difficile à faire et toutefois elle est plus Facile à trouver et à que le papier, la poudre, le verre et autres choses que le commun Fait en jouant. Et certes ce n'est pas sans raison que mes enfants l'appellent le jeu des Femmes et enfants, vu qu'un enfant instruit en la Façon la peut en riant.

» Mais d'où vient donc, me diras-tu, que de plus de cent mille qui y travaillent exactement à grand-peine, un seul réussira? Si elle est tant facile, d'où vient que depuis tant d'années qu'on la recherche avec passion, deux ou trois seulement ont été Fortunés de sa possession? D'où vient que tant de bons esprits, qui étonnaient les hommes de leur subtilité et par l'invention de leurs rares merveilles, ont été arrêtés en un point que vous jugez facile. S'ils ont percé les cieux avec la pointe de leur entendement, comment ont-ils été aveugles sur la terre?

» De prime abord ceci est étonnant; néanmoins, deux ou trois points considérés, tu n'as plus de sujet d'admirer; premièrement, bien que la Pierre soit Facile, le secret de la Faire consiste en un continuel raisonnement dont Fort peu sont capables; de mille à grand-peine en trouveras-tu un qui sache raisonner. Les hommes d'ordinaire s'amuse à prendre les sciences dans leur superficie, les effleurant légèrement et rarement ils sondent jusqu'au fond ils s'arrêtent à des pointilles d'esprit qui sont imaginaires, laissant le de la doctrine où est la vérité; dans ces pointilles, l'on voit bientôt la fin; l'esprit y trouve du divertissement plutôt que de la peine, c'est pourquoi il s'y arrête.

» Considère, de grâce, comme aujourd'hui les sciences humaines et divines sont maniées dans les écoles. L'on des traités de cent pages pour les universaux, pour savoir si Dieu fait des êtres de raison, s'il se promène dans les espaces imaginaires, si la figure de Galien est bonne. L'on propose des questions en l'air qui ne servent qu'à brouiller du papier et, sur le principal, l'on passera assez légèrement.

» Quand je vois de mon trône les Docteurs de ce temps qui se disent Philosophes, je ne sais si je dois ou rire ou bien me plaindre. S'occupent-ils dans la physique à rechercher la nature des choses? Examinent-ils les merveilleux ressorts de la nature? Ce leur est bien assez de donner quelque grotesque définition sans passer plus avant, parce que pour aller plus avant il faudrait raisonner, avoir l'esprit attentif; fort peu le savent faire. De cent nageurs bien peu savent plonger; de mille étudiants fort peu cherchent le fond. L'on dira en deux mots que la Physique est une science naturelle, que son objet est le corps naturel. Après, si l'on en veut parler un peu plus en détail, quel est ce corps? Et d'où il vient? Comme il a été Quels sont ses causes



et principes? Ce sera comme de pauvres égarés ou comme des aveugles parleraient des couleurs; pour en discourir scientifiquement, il faudrait un bon raisonnement.

» Je dis donc que le secret de notre Pierre est très-facile en soi, mais il est vrai que les hommes se le rendent impossible pour ne vouloir pas raisonner. C'est-à-dire qu'il n'est difficile aux humains que parce qu'ils ne veulent être hommes, c'est la première des raisons pourquoi si peu le font.

» Secondement, pour dire ingénument la vérité, si la théorie est facile et certaine aux hommes qui sont hommes, je dis qui veulent raisonner, la pratique est beaucoup ennuyeuse; il faut être sujet, un an et davantage, à demeurer auprès de ses fourneaux, afin d'aider au besoin la nature; il faut congédier toute sorte d'affaires et d'occupations, il faut être entièrement à soi; la visite d'un ami pourrait pour gâter l'Ouvrage en détournant le Philosophe en un temps qu'il ne devrait quitter. Et puis les vaisseaux sont de verre, la matière est fragile: un venant à casser, adieu les espérances, il faut recommencer. Dis-moi combien en connais-tu qui puissent avoir une pareille patience? Se captiver un an entier à regarder par le trou d'un fourneau et faire autres choses semblables. Est-ce le propre des humains dont l'esprit ne court qu'après la liberté?

» La troisième raison est prise de plus haut lève les yeux au Ciel et tu l'y trouveras. Je découvre là-haut une certaine providence qui dispose et gouverne sagement toutes choses; laquelle ayant bâti le monde dans un ordre si beau, prend soin d'en empêcher la ruine et la confusion qui sans doute ne manqueraient pas d'arriver. Si chacun savait faire de l'Or, il faudrait changer et renverser tout l'Univers; si chacun savait faire la Pierre, l'Or et l'Argent seraient communs comme la boue: par ainsi il faudrait établir quelque autre invention pour faire le commerce; vous n'auriez pas une écuelle de lait pour une charge d'Or; la rareté est celle qui fait priser les choses et le prix seul entretient le commerce; dans le monde il n'y aurait que désordre; Dieu, pour cela, empêche que ce secret ne soit commun.

» Et puis il sonde jusques au fond de nos cœurs, il connaît leurs ressorts et inclinations, il voit que la plupart se damneraient, connaissant le secret, par le mauvais usage, et qui se sauvent en étant ignorants. Il est vrai que plusieurs ne laisseraient de faire leur salut, comme ont été ces grands esprits des siècles précédents; mais Dieu voit que, connaissant notre secret, ils ne voudraient plus rien taire autre chose, mépriseraient toute occupation, car la science de la Pierre a cette propriété de posséder tout à fait un esprit, et toutefois la haute providence les a destinés à d'autres desseins.



» Davantage, de mille qui travaillent et qui peut-être en ont la connaissance, fort peu auront l'intention requise : celui-ci n'aura point d'autre but que de se grand, l'autre d'enrichir ses parents, l'autre de prendre ses plaisirs, d'acheter un paradis terrestre à force de monnaie.

» C'est pourquoi Dieu empêche l'issue de leur labeur, ne pouvant seconder l'intention mauvaise. Celui qui met la main à l'œuvre ne doit avoir autre dessein que d'employer l'effet de son labeur à secourir les pauvres, fonder les hôpitaux, délivrer les captifs et procurer la gloire de son Dieu. De l'entreprendre à autre fin, c'est perdre et son temps et sa peine, et non seulement l'intention doit être bonne, la vie aussi doit être sainte.

» Pour les raisons sus-alléguées, l'on a besoin en la pratique du secours du Très-Haut: or est-il que le Ciel ne prête pas secours à un homme qui lui est ennemi, il faut avoir un cœur dépuré et entier, dépouillé des désirs de ce monde et voué entièrement à Dieu. » Finalement, si la plus grande part des hommes avaient des remèdes certains pour s'exempter ou se guérir des maladies, ils se laisseraient aller dedans le vice; la crainte de gagner quelque mal ou de mourir bientôt les retient beaucoup plus que la crainte de Dieu. Mais ayant notre Pierre, l'on se pourrait préserver et guérir de toutes infirmités, voire même de celles que nos médecins appellent incurables.

» Voilà pourquoi, mon fils, bien que la Pierre soit possible et facile, si peu ont ce bien de la faire.

» Je t'en pourrais donner encore d'autres raisons, mais je vois bien que tu n'en doutes pas, que tu voudrais déjà m'entendre discourir des moyens de la faire. C'est ce que je prétends, mais puisque l'on n'y peut rien faire sans sujet, il est à propos de discourir en premier lieu de la matière. »

DISCOURS SECOND DE LA MATIÈRE DE LA PIERRE

C'est en ce point que tout le monde achoppe; sais-tu pas que tous ceux qui travaillent s'arrêtent tous à des matières différentes? C'est toutefois un de mes axiomes, que la matière est une.

» Dieu a voulu, dans la nature, imprimer son image, comme il est un, et de cette unité dérivent trois personnes; aussi a-t-il voulu que la matière ne qu'une, et de cette unité sortissent les trois règnes, le minéral, le végétal et l'animal; il ne faut qu'une source pour faire divers fleuves, un grain de blé, un cep de vigne pour en avoir plusieurs.

» Tout vient de l'unité, dit le divin Platon, et tout retourne à l'unité.



» C'est pourquoi la matière à principes de notre riche Pierre ayant les mêmes que de tous les métaux, elle est sans doute unique. Cette unité, comme dans la nature, sera plusieurs pour ne plus faire qu'un.

» Or cette unique matière, bien qu'elle soit commune, n'est pas connue à un chacun, tous la portent avec eux et, de cent mille, un seul la connaît; tu ne peux faire un pas sans la trouver à ton chemin, car elle est hors de toi aussi bien que dans toi, et toutefois le nombre est fort petit de ceux qui la connaissent; un million la cherchent et pas un ne la trouve.

Les uns la vont chercher parmi les herbes et les plantes, n'entendant pas ce que je viens de dire, vu que trouvant dedans mes livres que toutes choses ont un même principe lequel se rencontre partout, ès Cieux comme à la terre, ès herbes ainsi qu'ès animaux, ès pierres comme ès hommes, ils s'imaginent qu'il n'importe duquel lieu on la tire; ils ne voient pas que dans les végétaux elle est déjà déterminée à un genre divers du minéral, et que, la tirant du végétal, il la faudrait remettre dans sa première indifférence, ce que l'Art n'a pas encore connu; et puis, quand l'Art le pourrait il ne saurait plus la conduire dans quel règne il voudrait. C'est un ouvrage de nature, d'autant que les hommes ignorent la proportion des éléments qu'elle a reçus en sa naissance.

Laisse-moi donc les herbes aux jardiniers, pour faire des salades aux pauvres Alchimistes.

Pour la même raison, ceux qui prennent les éléments communs sont lourdement déçus car, quand ils pourraient avoir les éléments dans leur première pureté, il n'est pas au pouvoir des humains de les régir selon leur volonté. C'est du ressort de la nature de faire dans les règnes la première détermination :

Depuis là seulement l'Art peut mettre la main et non auparavant. Tiens donc pour maxime certaine que, pour faire la Pierre, il ne faut point sortir du genre minéral et que dans icelui tu dois rencontrer tes principes; le dessein du secret est de pousser la nature métallique dans sa perfection, il faut donc prendre cette même nature: pour faire un arbre, l'on ne prend pas un chien, pour conduire une plante dans sa perfection, l'on ne s'amuse pas à arroser et cultiver des pierres, l'on cultive la plante. Si tu veux porter la nature minérale dans son plus haut degré de perfection, travaille donc sur la même nature : là tu trouveras le principe commun de chaque créature, mais déjà déterminé au genre que tu désires pousser et, partant, seul propre à ton dessein.

Je n'entends pas toutefois assurer que tout ce qui est au genre métallique soit propre pour fournir ce principe. C'est l'erreur de plusieurs qui prennent l'Or, l'Argent et les métaux vulgaires. Les dissolvant par les eaux fortes, pensant tirer de leurs entrailles cette riche semence qui les a engendrés, ils n'ont pas tort de croire qu'elle y



est, si bien fait de penser la pouvoir arracher, à raison de l'union inséparable des principes minéraux dans le métal formé, vu que pour lors ils sont déterminés; et puis, en leur production, mille superfluités se sont mêlées avec les principes, qui ne se peuvent ôter sans des peines incroyables. Je veux bien que l'eau forte dissolve; veux-tu savoir comment? C'est en brisant et rongant les métaux : ces dissolutions ne sont que pièces des métaux et non pas la semence séparée des parties. Mais il est ridicule de prendre (par exemple) une pièce d'un homme, un bras ou une jambe, et la jeter dans la matrice de la femme pour engendrer un homme : c'est en faire de même.

» Sais-tu pas que la matière de la Pierre doit être calcinée philosophiquement sans l'opération? C'est-à-dire sans mélange avec son propre Soufre naturel; or est-il qu'un métal déjà formé ne peut être calciné de la sorte. » Comment pourrais-tu réduire les métaux dans leurs premiers principes, leur composition étant si et si tenace? Comment ôter le superflu qu'ils ont contracté en naissant ? Je ne l'ai pas encore enseigné à personne. » Finalement, ne vois-tu pas que les métaux formés sont des pains cuits? Du pain cuit, l'on ne peut faire du levain. Laisse donc les métaux, encore qu'ils soient dans la nature métallique, et t'adresse hardiment parmi les minéraux.

» Ne pense pas pourtant que tous soient propres à cette fin, d'autant que la plupart ont contracté en leur production des taches, ineffaçables par la vertu de l'Art, et la semence métallique y est débilitée et comme sans vigueur.

» Mais parmi tous, cherches-en un qui seul t'est nécessaire; veux-je parler plus clairement? Dans icelui, tu trouveras les clefs du grand secret: c'est là le cabinet où je les ai cachées. C'est la minière de mes sages enfants; la semence métallique y est toute vigoureuse, elle n'a pas eu le temps de se débilitier et contracter des taches ineffaçables. C'est là la matière, mais, certes, il n'est pas la matière. Prends de l'acier bien et ouvre-lui les entrailles, et tu trouveras cette seconde matière des Philosophes tant recherchée dès si longtemps ; mais sans acier bien raffiné et travaillé par la main d'un bon Maître, n'en pense pas venir à bout. Ce minéral est la fontaine cachetée: si tu l'ouvres avec ton acier, tu trouveras de l'eau; en dis-je pas encore assez? Cette eau est le Mercure des sages Philosophes, cette eau est la menstrue du monde, cette eau est toute esprit; que dis-je, elle est corps et matière, mais aussi elle est âme, elle est Soufre, et Soufre non brûlant, elle est le bain des éléments; c'est en icelle qu'ils sont unis et mariés par un secret de la nature et puis déterminés au genre minéral. C'est l'eau qui ne mouille pas; elle tue et ressuscite tout ensemble; elle est chaude, elle est froide, elle est sèche et humide; c'est l'eau qui sert à tous et que l'on ne voit pas; c'est l'eau légère qui pèse grandement, c'est une eau noire



plus blanche que la neige; elle est boueuse, mais elle est claire et cristalline; elle est puante et si elle récrée de son odeur suave; certes elle est sans couleur: aussi est-elle blanche, noire, jaune, rouge, verte, et bigarrée comme un parterre. L'eau de notre mer; les Philosophes y voguent heureusement, mais les Souffleurs et Alchimistes y font naufrage.

Pourquoi aussi souffler dessus la mer? Les vents y sont à craindre. C'est une eau vile, mais elle est précieuse puisqu'elle est la mère de nos dieux, les sept planètes lui doivent leur naissance.

» Pour le comprendre, souviens-toi que Dieu voulant créer le monde créa la première matière. C'était une pure substance que nous pouvons appeler quintessence; toute la nature était comprise et enclose en icelle, elle était comme une eau ou comme une fumée chargée de froid ou de ténèbres afin qu'elle puisse s'étendre en continuité; pour lors, l'esprit divin se promenant dessus les eaux fit apparaître une lumière rejaillissant de son Verbe divin pour diviser cette matière.

» De la partie plus pure il fit les Cieux, ces lumineuses voûtes qui entourent la terre et ne sont différentes qu'en plus grande ou moindre pureté. Il fit le monde inférieur l'ayant divisé en deux parts; de la plus pure il fit comme une quintessence de laquelle il produisit les éléments; ces éléments jeunes et vigoureux agissant fortement produisent des vapeurs lesquelles se résolvent en eau; cette eau, pour lors, est dans l'indifférence pour être plante, métal ou animal, mais, par un tour de main miraculeux de la nature, elle est faite aussitôt toutes choses; tu le peux bien considérer, mais non point pénétrer.

» Là elle est faite plante, là animal et ici minéral; elle produit cette merveille, jetant cette eau comme semence universelle dans diverses matrices; dans notre genre minéral, rencontrant une matrice convenable à ce genre, la voilà déterminée à la nature métallique et selon l'impureté et pureté. De la matrice se forment les métaux différents, car véritablement ils ne diffèrent qu'en plus grande ou moindre digestion ou pureté. Voire la nature, en agissant, poussant cette semence au règne minéral, n'a pas dessein de faire autre métal que l'Or, et les autres ne sont que des Ors commencés. Mais il arrive de sorte, à cause des superfluités qu'elle rencontre dans les principes minéraux, et des contrariétés adjacentes à iceux qui l'empêchent de pousser cette substance jusqu'au Ciel du Soleil. D'autant que la nature ne repose jamais dans le corps imparfait sinon contre son gré, et ne tend jamais à quelque être imparfait ou moins parfait de sa première intention, que comme à un milieu pour aller à sa fin.

» Mais il te faut noter soigneusement qu'avant que la semence métallique soit enfermée dans un métal, la nature l'a logée dans un sel qui est notre minière; ce sel est un vrai minéral, voire c'est notre



minière; et si tu veux travailler à la Pierre, il faut que tu connaisses ce sel commun, connu et inconnu, que tu lui ouvres les entrailles avec un coutelas bien affilé, et tu verras notre Mercure unique et vraie matière de notre Œuvre; après ce, n'en cherche davantage, il est tout à fait impossible de parler plus clairement. Si tu ne m'entends pas, crois très-assurément que tu es incapable du secret; si tu m'entends, tu as de la matière tout ce qui se peut dire. Tu as cette eau qui est notre Mercure, unique principe de notre Œuvre, comme il l'est des métaux; l'ayant, tu as tout ce qu'il te faut; garde-toi bien de chercher davantage. Avant que de l'avoir, il faut avoir ce sel, ce minéral où elle est enfermée, et de l'acier pour la tirer (entends bien cet acier), mais l'ayant une fois, garde-toi bien d'y mêler autre chose.

» Tu me diras peut-être que je me contredis, puisque en plusieurs de mes écrits j'enseigne que toute sorte de génération se fait par mâle et femelle, et ici je te dis que notre Pierre ainsi que les métaux s'engendrent seulement par cette eau, sans y mettre autre chose. L'objection n'est pas sans fond, sans fondement, et me force à te dire un grand secret de l'Art. As-tu jamais lu parmi les écrits que le Mercure des Philosophes cette Vénus hermaphrodite : il est donc mâle aussi bien que femelle. Cette eau est vraiment un Mercure, elle est froide et humide, mais aussi elle est Soufre, elle est sèche et chaude tout ensemble : comme Soufre, elle est mâle, comme Mercure elle est femelle; comme Soufre, il s'échauffe et dessèche; comme Mercure, il s'humecte et rafraîchit soi-même; comme Soufre, afin que les éléments étant ainsi dûment altérés et mêlés arrivent au cercle de la Lune si le Soufre est blanc, ou au Ciel du Soleil s'il est rouge.

» Cela étant, tu possèdes trois belles vérités: la première, que la Pierre est possible; la seconde, que sa matière est une seule chose, et la troisième, qu'elle est eau, et eau de notre minéral; reste à te déclarer comment elle se fait. »

DISCOURS TROISIÈME DE LA FAÇON DE FAIRE LA PIERRE PHILOSOPHALE

« Mon fils, c'est beaucoup de savoir la matière sur laquelle on veut faire un ouvrage, mais ce n'est pas assez si l'on ignore la façon. Tu sais bien qu'une pièce de bois est la matière pour une figure, toutefois tu ne saurais la faire; savoir la matière dont se compose notre Pierre, c'est un grand avantage, mais il est inutile de la faire si l'on ne sait



comme il la faut conduire; je t'ai enseigné l'un, je veux t'apprendre l'autre.

» Tu dois savoir premièrement que notre eau ou matière a corps, âme et esprit, d'autant que notre Pierre doit avoir fixation et teinture abondante ou du blanc ou du rouge, et encore subtilité et fusion pour fixer et pour teindre, et pour pénétrer les métaux que l'on désire teindre et fixer en Soleil ou en Lune; il partant, qu'elle ait corps, âme et esprit : corps pour être fixe et pour fixer les autres; âme pour être teinte et pour teindre les autres; esprit, afin qu'ayant cette âme au corps elle la communique pénétrative ment, d'autant que l'esprit est le véhicule de l'âme et le milieu entre l'âme et le corps, voire le lien des deux.

« Mon fils, c'est beaucoup de savoir la matière sur laquelle on veut faire un ouvrage, mais ce n'est pas assez si l'on ignore la façon. Tu sais bien qu'une pièce de bois est la matière pour une figure, toutefois tu ne saurais la faire; savoir la matière dont se compose notre Pierre, c'est un grand avantage, mais il est inutile de la faire si l'on ne sait comme il la faut conduire; je t'ai enseigné l'un, je veux t'apprendre l'autre.

» Tu dois savoir premièrement que notre eau ou matière a corps, âme et esprit, d'autant que notre Pierre doit avoir fixation et teinture abondante ou du blanc ou du rouge, et encore subtilité et fusion pour fixer et pour teindre, et pour pénétrer les métaux que l'on désire teindre et fixer en Soleil ou en Lune; il partant, qu'elle ait corps, âme et esprit : corps pour être fixe et pour fixer les autres;. âme pour être teinte et pour teindre les autres; esprit, afin qu'ayant cette âme au corps elle la communique pénétrative ment, d'autant que l'esprit est le véhicule de l'âme et le milieu entre l'âme et le corps, voire le lien des deux » Cela présupposé, la composition de notre Pierre consiste en cela seul que, ses principes étant bien préparés, le corps se subtilise en l'esprit, et l'esprit se dans le corps fusible, lui unissant étroitement son âme; car véritablement cette opération n'est autre qu'une volation ou circulation des éléments; le corps est terre et eau, l'esprit est eau et air et l'âme est air et feu. D'où vient que l'esprit, comme médiateur entre le corps et l'âme, participant des deux, les lie et attache tous deux indissolublement en portant l'âme au corps et pénétrant le corps.

» Prends donc notre acier raffiné qui est l'unique agent, pourvu que tu l'entendes bien; avec icelui, anatomise le Mercure et lui rendre le corps, l'âme et l'esprit. Rends-moi ce corps robuste, cet esprit subtil et pénétrant et cette âme puissante. Puis subtilise ce corps dans l'esprit, fixe l'esprit au corps, unis l'âme par le moyen de l'esprit dedans ce même corps, et tu as le secret; il ne faudrait en dire davantage, tout esprit médiocre me pourrait bien comprendre.



Néanmoins, puisque je t'ai promis satisfaction entière, je suis contente de t'en parler plus en détail. Je dis donc que notre Œuvre a quatre parties ou degrés principaux par lesquels il est rendu parfait pour soi et pour les autres.

» Le premier est nommé préparation, le second corruption ou putréfaction, le troisième génération et le quatrième multiplication; parlons de tous par ordre. »

PRÉPARATION

« Le Philosophe doit savoir que, pour faire la Pierre, deux préparations de la matière sont requises: l'une est externe et l'autre, interne. L'externe ne fait rien autre chose que tirer le Mercure de notre sel ou minéral commun avec notre acier, le dépouillant des fèces que nous nommons la terre morte; en un mot c'est l'extraction de notre vrai Mercure en forme d'eau luisante à guise (à la ressemblance) d'un cristal ou d'un beau diamant. De celle-là je n'entends pas parler ici, elle est facile et sans difficulté: je suppose que tu as la matière comme une eau cristalline et que tu la tires de notre vraie minière avec une lance de feu. J'entends parler de la seconde qui est intérieure et le fondement de l'opération; c'est-à-dire, pour parler clairement, la préparation du Mercure des Philosophes, qui consiste en l'extraction des éléments mêlés dans la semence minérale et en la purgation d'iceux pour être derechef soumis à la vertu de la semence, je veux dire à la puissance minérale.

» Les éléments, en leur minérale coagulation, ont contracté mille souillures en la minière; il est requis de les évacuer: il faut ôter la terrestrité plus crasse et plus grossière qui pourrait empêcher la pénétration ; il faut évaporer la superflue aquosité qui pourrait nuire à la teinture et union; il faut mettre dehors l'aérité la plus subtile, contraire à la fixation; il faut chasser l'ignition trop combustible qui corrompt la fusion et la teinture même. Davantage, en dépouillant notre Mercure de ses taches et ordures, tu dois, par opérations réitérées, le rendre plus fort et rigoureux, accroître la vertu minérale, afin qu'étant toujours maîtresse tout le temps de l'ouvrage elle pousse bien haut les principes de l'Œuvre.

Prends-moi donc ton Mercure devenu eau par la vertu de notre acier, mets-le dans un vaisseau et fais-lui rendre gorge, fais qu'il te fasse voir une petite image de la Divinité; d'un, demande-lui trois, après qu'il aura demeuré dans le vaisseau un mois Philosophique; ayant ces trois, dépouille-les de tous les accidents nuisibles à la fin de notre Œuvre; les ayant dépouillés, habille-les à l'avantage, couvre-les du



manteau de vigueur pour résister aux rigueurs des saisons par où ils passeront avant que se faire Élixir; dépouille et puis revêts les éléments; voilà la préparation; dépouille-les d'ordures et superfluités, revêts les de vigueurs, afin que, les devant par après réunir, tu ne fasses pas une conjonction de choses immondes et débiles, pour un effet parfait et vigoureux. Or ce dépouillement et cet habillement n'est autre chose que distillation réitérée de l'esprit et de l'âme; c'est trop dire. »

CORRUPTION

» Après tu as préparé les ^{ahn} éléments, il te les faut soumettre à la puissance minérale, pour être diversement mêlés et altérés, que, selon leurs diverses mixtions et altérations, la vertu minérale chasse toutes teintures étrangères. Les diverses couleurs imparfaite qui sont dans ce sujet étant tirées dehors jusqu'à ce que tu vois paraître la tête du Corbeau qui est la marque d'une parfaite corruption, car l'Art désire allumer une véritable teinture ou de blanc ou de rouge, par le moyen de l'âme qui, étant air et feu, teint en blanc et en rouge, ayant le blanc de l'air, et le rouge du feu. Or l'Art ne peut pas communiquer ces deux teintures sinon après avoir exterminé les autres, et arrive au noir très noir sous lequel est le blanc, et sous le blanc le rouge, car tu ne peux passer à un extrême sans passer par un milieu, ni monter à un très haut degré sans passer au plus bas. Considère donc en quoi consiste la corruption; éteins les couleurs étrangères par l'altération diverse et mixtion des éléments; fais les porter le deuil pour marque de la mort qui te sera un indice assuré d'une prochaine vie, corromps hardiment afin que tu engendres; cette opération n'est pas trop dangereuse, prends garde seulement à ne pas presser trop la matière par ta Lance de feu : quarante ou tant de jours te feront voir l'issue. »

GÉNÉRATION

« Quand tu verras la tête du Corbeau, prends notre coutelas, car il la faut couper et mettre la Colombe à sa place. Pour ce faire, tu n'as qu'à circuler les éléments afin que, la terre faite air par le moyen de l'eau et redevenue terre par un sage régime, le corps se subtilise. Ce qui se fait en l'esprit, par lequel et auquel la terre subtilisée est passée en sa circulation. Et par ce moyen l'eau la plus subtile convertie en terre, et les couleurs étrangères teintes, paraît dans la terre séchée ou le blanc ou le rouge, par le moyen du chaud aérien ou igné. C'est pour cela que j'appelle cette partie la génération, d'autant que la vertu minérale,



rendue forte et puissante par le progrès de l'opération, engendre les parfaites teintures.

» Prends donc, mon fils, la tête du Corbeau et, par décoction, augmente le feu de quelque point, ôte-lui sa noirceur; quand tu verras qu'elle commence à la laisser, que la terre, par le moyen de l'eau, se convertisse en air et puis qu'elle se rende terre; ce qu'ayant fait diverses fois, fais que l'air et le feu (les couleurs bigarrées et étrangères étant éteintes) soient allumés en cette terre sèche et comme une poudre impalpable ou pour le blanc ou pour le rouge, car la Pierre que tu dois composer avec cette poudre ne pourrait pénétrer les corps si elle n'avait la teinture et la subtilité. »

MULTIPLICATION

« Quand tu auras ta poudre teinte ou en blanc ou en rouge, selon la médecine et le ferment, prends-en une partie que tu voudras et fais que l'air, par le moyen de l'eau, se congèle en la terre avec la même eau, et ce par plusieurs fois, ce que j'appelle lier et délier, en dissolvant et digérant souvent, afin que l'esprit se fixe dans le corps et, le faisant plus pénétrant et plus subtil, il lui donne la fusibilité ou incération (ingrès). Or, par cette fréquente digestion, la vertu minérale acquiert une très grande perfection, et l'air ou bien le feu, agissant par icelle en la terre séchée, augmente la teinture et la fixation, afin que notre Pierre puisse communiquer et l'un et l'autre très abondamment aux métaux imparfaits; en un mot, c'est assez de savoir que la multiplication se par cela même qu'a été faite la composition; et tu dois multiplier toujours jusqu'à ce que tu vois ta médecine couler sur le fer rouge sans fumée. Or sus, mon fils, es-tu content de moi, en veux tu davantage?

- Vraiment, Madame, si je n'étais satisfait d'un si beau, si clair et ample discours, je serais sans doute insatiable; il me contraint de confesser que je n'ai plus à souhaiter en cette vie qu'une sainte retraite où je puisse remercier et louer à loisir Celui qui m'a daigné favoriser de tant de grâce.

- Ton dessein est louable; tâche de l'accomplir le plus tôt qu'il te sera possible; je ne t'aurais jamais découvert mon secret, sinon pour te faire plus sage et t'attacher entièrement au Ciel, ne te laissant plus rien à souhaiter en terre; puisque la solitude est un moyen très propre à cette fin, le choix que tu en fais me donne du plaisir et me ferme la bouche pour te dire autre chose. Adieu, mon cher enfant, je prie le Ciel qu'il te bénisse. »



Comme la Sagesse se fut retirée, je m'en allai au logis tout content, ruminant le moyen pour passer le reste de mes jours dedans quelque Hermitage, avec dessein de faire participant de mon bonheur un mien compagnon de fortune que je ne pouvais m'empêcher d'aimer nonobstant les divers déplaisirs qu'il m'avait faits ; mais j'en fus empêché par une voie fort extraordinaire, pour des raisons que sa considération me commande de taire; depuis j'ai pris une ferme résolution de ne parler jamais à personne du monde, que Dieu ne me l'inspire. Voilà, Messieurs, toutes mes aventures dans la recherche du Grand Œuvre; vous en pouvez, si vous voulez, votre profit sans qu'il soit besoin de vous écrire davantage. Adieu donc et me laissez aller dedans ma solitude pour ne penser plus qu'à mourir pour vivre dans le jour éternel et y trouver une autre Pierre inffliment plus riche et plus heureuse.

Petra autem erat Christus (Et cette pierre était le CHRIST)

FIN

Retrouver d'autres textes sur l'espace privé gratuit de la
Bibliothèque numérique alchimique du merveilleux. BNAM.

<http://bnam.fr/>



©

